

SETE

**9-14 SEPT. 2024
15-19 OCT. 2024**

LISBONA

FESTIVAL INTERNATIONAL D'ART CONTEMPORAIN

SÈTE LISBOA

FESTIVAL INTERNATIONAL
D'ART CONTEMPORAIN

MATHIEU KLEYEBE ABONNENC

PEDRO BARATEIRO

INÉS BARROS

SARA BICHÃO

PEDRO CABRITA REIS

ANDRÉ CERVERA

VASCO COSTA

QUENTIN DMR

ELISA FANTOZZI

JULIEN FARGETTON

AGNÈS FORNELLS

DAMIEN FRAGNON

PAULINE GUERRIER

VIR ANDRÉS HERA

ÎLE/MER/FROID

SAM KRACK

RAPHAËL KUNTZ

ZOE LAKHNATI

LES CRAFTIES

ALFREDO MARGARIDO

MANUELA MARQUES

NAOMI MAURY

MARION MOUNIC

FELIPE OLIVEIRA BAPTISTA

ELENA SALAH

MÁRCIO VILELA



SÈTE 9-14 SEPT. 2024
LISBOA 15-19 OCT. 2024

Association Sète Los Angeles (SLA)  @sla_festival  @setelosangeles www.sla-festival.com



CONCEPT

Pour l'amour de l'art

Productrice de contenu culturel, SLA est une association à but non lucratif qui organise tous les deux ans un **festival international d'art contemporain entièrement gratuit**. SLA soutient la culture, sous toutes ses formes, des arts plastiques à la littérature, de la musique à la vidéo, de la création culinaire au théâtre, de l'échelle locale aux projets internationaux. **SLA défend le rôle extraordinaire des artistes dans notre société** en les accompagnant dans leurs aventures les plus inattendues et audacieuses. Croyant profondément que l'art change la vie et souhaitant l'accès à l'art pour tous, SLA veut permettre au plus grand nombre de faire l'expérience intense de la création.

L'art pour tous

À la confluence de la sphère privée et publique, SLA réunit des **publics de tous horizons** autour d'une même passion, la création artistique. SLA sollicite les collectivités, les entreprises et les institutions en complicité avec les artistes pour concevoir, gérer et réaliser des projets culturels à fort impact créatif et sociétal. Pour cela, SLA collabore déjà avec différentes **institutions de la ville de Sète** : le Centre régional d'Art Contemporain (CRAC), le Musée International des Arts Modestes (MIAM), l'École des Beaux-Arts, le Théâtre Molière - Scène Nationale, le cinéma Comœdia... SLA veut créer des passerelles, des collaborations entre les différents festivals, K-Live, le Worldwide, Jazz à Sète mais aussi les galeries privées comme la galerie Zoom, ou la Pop galerie. SLA a également investi des lieux insolites comme la plage de la Ola ou le Quartier de la Pointe Courte, pour toutes sortes d'évènements en plein air. L'art selon SLA s'adresse à tous les publics et le projet se construit avec tous les acteurs de la ville.

L'art de Sète et d'ailleurs

SLA soutient les artistes sétois. Ils viennent, depuis toujours de tous horizons se nourrir, s'inspirer dans notre ville singulière en la faisant rayonner à l'international. SLA défend ces artistes, leur travail et leur vision du monde en la confrontant à celle d'artistes venus d'ailleurs au travers de rencontres culturelles entre Sète et d'autres ports, d'autres villes, d'autres régions du monde. **En croisant les cultures** de différents territoires, les esprits s'enrichissent, les liens se créent, les idées affluent. Notre objectif est d'**ouvrir une fenêtre** sur le monde, de créer un dialogue artistique international autour des arts graphiques, de la performance mais aussi de l'art brut, des fêtes populaires, des mythes, légendes et traditions locales.

Communauté d'artistes

SLA est un festival nomade qui a vocation à se déplacer dans le monde entier et à créer des liens pérennes entre les artistes de Sète et d'ailleurs. L'objectif de l'association est de former **une communauté artistique cosmopolite et croissante, dont le centre de rayonnement est la ville de Sète**. Chaque nouvelle édition sera constituée d'artistes de cette communauté, ainsi que de nouveaux talents de Sète et de la ville jumelée. Les artistes seront sélectionnés par le commissaire d'exposition dans la cohérence du projet qu'il a défini. Pour la prochaine édition du festival, des artistes sétois, angelinos et palermitains seront ainsi amenés à tisser des liens avec des artistes lisboètes, élargissant encore et toujours les contours de cette communauté.



Galerie Zoom © Jean-Loup Gautreau

« Au-delà des affinités singulières et des amitiés qui forment le socle de l'événement, SLA fournit l'occasion de s'interroger sur la spécificité culturelle à l'heure de la globalisation. »

Paul Ardenne, Art Press, 24 septembre 2019

L'ÉQUIPE FONDATRICE

Sophie Dulin, Chef de projet. Cofondatrice de la librairie l'Echappée Belle à Sète.

Pauline Boyé, Trésorière. Ingénieur en économie et finances, paysagiste et conceptrice d'herbiers.

Marie Taillan, Responsable éditoriale. Historienne de l'art, responsable des publications au Musée de design (mudac) de Lausanne.

Anne Boyé, conseillère artistique. Styliste, présidente des Amis du Musée international des arts modestes (MIAM) à Sète.



L'équipe en repérage à Lisbonne, mai 2024 © Association SLA



Soirée et vernissage Alla Zisa, Palermo 2022 © Eloïse Legay

Philippe Saulle Commissaire d'exposition 2024

Né en 1957 à Rodez, père de trois enfants, vit et travaille à Sète depuis 1995. Après quelques années de voyage autour du monde (janvier 1977 - décembre 1980) et de journalisme (1979 - 1984), il passe une vingtaine d'années (1984 - 2004) au sein de diverses institutions culturelles d'art contemporain : Centre régional d'art Contemporain Midi-Pyrénées Toulouse-Labège ; Les Abattoirs, Toulouse ; Centre Régional d'Art Contemporain Languedoc-Roussillon, Sète, en qualité d'adjoint de direction, administrateur, commissaire d'expositions, chargé d'éditions... Il enseigne en qualité d'intervenant socio-professionnel ou chargé de cours à l'Université Paul Valéry en DESS « Conservation et gestion des peintures du XX^{ème} siècle » de 1994 à 2004, puis pour le Master « Métiers de l'art » Université Toulouse Jean Jaurès depuis 2012 et depuis 2011 assure les cours et conférences « histoire de l'art connexes » pour l'école des beaux-arts de Sète. De 2007 à 2008, il mène l'enquête : Inventaire et cartographies des écoles supérieures d'art, rapport commandé par L'Age d'Or. Il est nommé directeur artistique de la Foire d'Art Contemporain de Nîmes pour l'année 2009. De décembre 2009 à septembre 2010, il rejoint l'équipe du festival de poésie « Voix Vives de Méditerranée en Méditerranée » en tant que directeur adjoint auprès de Maïthé Valles-Bled, conservatrice en chef du Musée Paul Valéry à Sète.

Le 1^{er} octobre 2010, il est nommé directeur de l'école des beaux-arts de Sète. Il publie régulièrement des textes critiques sur l'art. Plusieurs nouvelles et textes pour la danse et le théâtre contemporains sont rassemblés dans un premier tome, *Rage Cailloux*, 2008, éd. Gris Bleu.



© Maël Mignot

Commissariat d'expositions (sélection) :

De l'art et du cochon, 1984, Galerie Éphémère, Toulouse ; Lambert et Sig, Crac MP, 1988, Crac MP ; Joëlle Tuerlinckx, Crac MP, 1991 ; Un papillon sur la roue, 1993 (Fernand Léger, Jean Tinguely, Marcel Duchamp, Richard Baquière, Jean-Michel Othoniel, Absalon, Liz Larner, Jean-Claude Ruggirello.../...) Préfiguration Abattoirs, Toulouse ; Légendes, 1997 (Fiona Banner, Joël Bartoloméo, Sadie Benning, Claire Dehove, Dora Garcia, Gordon Douglas, Sydney Houiller Wendy Jacob, Marion Lachaise, David Lamelas, Pipilotti Rist, Yanagi Miwa.../...) Crac Sète ; Post-Diplômes « Toni Grand », 2001 (Laetitia Benat, Xavier Carbonnel, Bérangère de Tarlé, Jean-Baptiste Ganne, Stéphane Granger, Eric Pasquiou ; Géraldine Pastor-Lloret ; Marco Rosso ; Cédric Tanguy) Crac Sète ; Frederic Kohdja, 2005 Abbaye St Bertrand de Comminges ; André Cervera, Musée Paul Valéry, 2005 ; Tempéraments - peinture en France, 2009 (Romain Bernini, Fabien Boitard, Joris Brantuas, Bolzoms, Cyril Chartier-Poyet, Daniel Dejean, Valérie DuChéné, Eva Guionnet, Cristof Yvoré, Murada, Stéphane Steiner) Artnîm ; Adélaïde Gaudechoux, 2013 Chapelle dQH, Sète ; Fred Hoyer, 2012 Chapelle dQH, Sète ; Avant que Jeunesse, 2014 (Olivier Tellier, Naomi Maury, Manon Rolland, Jean-Loup Prudent) Beaux-arts, Sète ; Textes publiés en catalogues d'expositions (sélection) : Les pingouins sont des sauvages, 1991 pour Driss Sans-Arcidet ; Une dent contre elle, pour Marc Fourquet, 1992 ; Pierrot l'invincible, pour Corinne Sentou, 1994 ; A l'ombre du Ginko bleu, pour Villa Saint-Clair, 2000 ; Llegar, pour François Dezeuze, 2003 ; Volerie, pour François Dezeuze (gravures, 2004) ; Oulala, pour François Dezeuze, 2004, lu par Any Mendieta accompagnée au piano par Siegfried Kessler ; Avoir, pour Cie Manifeste, 2005 ; Trou la nuit, pour Philippe Artaud, 2005, lu par Michaël Clément accompagné par Cyril Lefèbvre ; Des conjonctures de toits, pour Frédéric Khodja, 2005 ; La rouille, pièce bavarde et dansée pour un homme seul en chute libre, 2006 pour Cie Manifeste ; La tentation des gemmes, pour André Cervera, 2006 ; Orphée n'est pas là, pour Cie Manifeste, 2008 ; De la magie du monde en milieu hostile, pour André Cervera, 2009 ; Le grand voyage résumé, pour Philippe Artaud, 2010 ; L'oreille aux secrets, pour Lucas Mancione, 2011 ; Nuits Idiotes, pour Philippe Artaud, 2012 ; Gromiam, 2012 ; L'atelier, l'artiste, le photographe et la patience, pour Vincent Cunillères, 2013 ; Archifantaisie des catastrophes, pour François Dezeuze, 2015 ; L'enfer moderne et le ciel, pour Jean Denant, 2016 ; La Traversée, pour Jean Denant, 2016 ; Des temps chiffonnés, pour Jean-Marie Picard, 2016 ; Des pierres aux nuages, pour Lise Chevalier, 2016 ; Pour une éducation du regard, pour Pierre Nocca, 2016 ; Partir des traces, pour Nissrine Seffar, 2017 ; Songes d'un terrible réel pour Alain Fabre, 2018 ; L'écriture des formes, pour François Sergio, 2018 ; Le temps naturel d'un long maintenant, pour François Daireaux, 2018 ; Utopie & espaces publics, pour Bibi, 2019 ; Que veulent les images ? pour Patrice Palaccio, 2020 ; Etre au monde, pour Agnès Rosse, 2020 ; Eve Laroche-Joubert, 2022 ; Adélaïde Gaudechoux, 2023.../... Hors expositions : Du bannissement de la peinture en France, 1925 - 2008 ; Rage Cailloux, recueil, 2008 ; En cours : Une histoire des arts à Sète - 1666 - 2000.



Conférence de presse à l'Institut français du Portugal, 2024 © Guillaume Vidal, Explore France

Au bord. Premières notes pour Sète – Lisbonne

Indicible est cette panne de mots qui parfois survient mais qui n'est pas un silence. Ne pas trouver ses mots est souvent dû à la sidération. On reste sans voix, mais au-delà de ce mutisme, quand les mots n'arrivent pas à venir pour tenter d'exprimer une émotion, une sensation qui surprend celle ou celui qui voit, le corps, lui, s'exprime.

Des émotions fortes au point de ne pas trouver ses mots me sont arrivées quelques fois, assez rarement, devant une œuvre d'art. Une des premières fois était pour *Passage* une œuvre vidéo de Bill Viola de 1991, quelques vingt minutes d'un anniversaire d'enfant, images filmées puis ralenties en plus de six heures trente. Où j'ai compris qu'une émotion ne vient pas « soudain » mais qu'elle survient peu à peu, par à coups, par paliers, elle monte en dent de scie, pour s'exprimer dans une libération. Le temps normal nous donne la sensation qu'un fou rire ou des larmes jaillissent brutalement. Or, Bill Viola nous dévoile ce chemin étrange et tortueux fait de minuscules sidérations pour exploser en une émotion forte. Nous nous sommes longtemps écrit pour aller plus profond. Une autre fois, sous terre, dans les moulins de l'Albigeois où Pedro Cabrita Reis avait installé une pièce faite de bois, de verre et d'une lampe fragile suspendue à la voûte rocheuse. La voir m'a provoqué une crise de larmes irrépressible que je ne comprenais pas. Nous nous sommes écrit pour tenter d'aller plus profond. Jusqu'au jour où, tous les deux, nous tenant par la main sur le pont au-dessus du Tarn, nous avons assisté, médusés, à la destruction de cette œuvre dans les eaux furieuses en crue. Une autre fois devant la Chambre des petites catastrophes, pièce infiniment poétique de Paul Szulman et Jacques Julien... Tant dans cette chambre minuscule faite de bric et de broc, s'inscrivaient des tornades, des orages, des tsunamis...

Ne pas aimer ou détester, ouvre les vannes de la parole trop facilement, alors que l'indicible émotion nous surprend par l'abîme de sens que l'on devine sans pouvoir l'exprimer. J'ai encore quelques images très loin des cimaises. Sur les falaises de Cabalaria à Menorca, des jeunes filles heureuses, se tenant par les coudes et chantant à tue tête dans un vent à décorner les bœufs. La ronde obstinée des mères de la Place de Mai. Les yacks stoïques dans le blizzard. Le courage des oiseaux. Les mains fourrées dans mon blouson, la tête dans les baffles pour un concert des Bloody Valentine. Le Rocher des proscrits solide face aux assauts de l'océan. Les tortues épuisées et vaillantes au milieu du plastique. Les saumons fous qui mille fois tentent de passer les cascades. Les gnous abrutis par la peur qui nagent dans le fleuve boueux. Des enfants hagards blottis sous des tables quand tout tremble et bascule... etc.

Sourde résistance pourrait exprimer, de façon lapidaire, ce qui provoque cette émotion qui monte en nous. Il y a sans doute un peu de courage, de la force aussi, de la patience, de la résignation face aux éléments si puissants. Il y a aussi de la sagesse, celle qui vient du tréfonds de nos existences. Faire face de façon fragile et buté à la nature et ses débordements fous autant qu'à la violence du monde que quelques cinglés nous fabriquent.

L'expression de cette sourde résistance devrait pouvoir se partager en images, gestes, textes ou sons dans une déambulation sensible à Lisbonne et Sète, au bord de l'art.

Philippe Saulle, 13 juin 2023

DE NOTRE RELATION À LA NATURE...

Parmi les artistes choisis pour participer au Festival Sète - Lisboa, plusieurs d'entre eux travaillent avec des questions de biologie, de bio-matériaux, de végétaux, de laisse de mer, de géologie, de météorologie, anthropologie, sociologie, etc... Ils et elles font appel à divers scientifiques pour nourrir leur travail artistique. La question de notre rapport à la nature est au cœur de ces futurs dialogues entre les artistes portugais et français.

Inès Barros travaille actuellement sur trois projets différents. Le premier cherche à créer une œuvre d'art interactive et spéculative entre les humains et l'écosystème, afin de créer un nouveau langage. Le deuxième crée un espace d'interaction entre l'homme et la nature par la création d'un grand plateau aux matériaux divers pour un paysage sensible. Enfin, le troisième projet, sera de réaliser une œuvre d'art comme une boîte à outils d'interaction pour une empathie de l'homme envers la nature afin de fournir des langages et gestes inter- espèces. Techniques et médiums variés, (plantes, pierres, terres, liquides...).

Manuela Marques durant une résidence aux Açores, puis une deuxième résidence sur le Larzac en France a fait appel à des géologues pour poursuivre un travail photographique et vidéo d'éléments naturels saisis dans des situations inhabituelles dans la nature.

Damien Fragnon réalise des céramiques à partir de terres récoltées, très diverses selon les terrains qu'il rencontre. Les émaux qu'il applique en cuisson proviennent d'éléments naturels variés (coquillages, crevettes, minerais, végétaux, bois, etc...). Une fois ces céramiques réalisées, Damien Fragnon les immerge en bord de mer durant plusieurs semaines pour laisser la nature marquer ces pièces de diverses façons. Il fixe ensuite ces traces de vie organique

pour les présenter. Accompagnant ces céramiques, de nombreux dessins et aquarelles restituent ce procédé.

Marcio Vilela travaille, souvent durant plusieurs années à réaliser ses projets, accompagné de météorologues, physiciens, navigateurs selon l'axe de ses recherches. Pour le festival Sète-Lisboa, l'artiste présente une série de photographies du ciel à hauteur d'homme puis de plus en plus haut, jusqu'à 30 000 mètres d'altitude et l'explosion du ballon sonde qui emporte la caméra. Le résultat est une série d'une douzaine de bleus. Cyan au niveau + 100 mètre, puis bleu roi, bleu outremer, bleu de Prusse, jusqu'au noir de l'espace. Une vidéo de l'ascension du ballon sonde accompagne cette installation.

Raphaël Kuntz nous propose une courte histoire d'amour... une pièce immersive en casque à réalité virtuelle pour assister à la rencontre en un nuage et une montagne. Les visiteurs pourront choisir entre quatre chemins à travers les forêts et les paysages pour converger vers le site de cette rencontre. L'artiste, accompagné de scientifiques, a modélisé nuage et montagne pour réaliser cet environnement. Plusieurs dessins numériques accompagnent l'installation.

Elena Salah active ses créations lors de confrontations avec un territoire, un paysage. Elle fait appel à des historiens, des botanistes, zoologistes, hydrologues ou géologues pour étoffer son travail. Elle réalise des photographies, des vidéos, des sculptures et installations à partir de ruines, particulièrement les chablis, lorsqu'un grand arbre s'effondre de lui même et produit par cet effondrement un sursaut de bio-diversité. Elle réalise aussi des pièces photographiques dans des grottes, des ruines naturelles peuplées de chauve-souris. En Guyane elle a documenté des inondations et tremblements de terre.

.../...



SCÉNOGRAPHIE

La scénographie des manifestations de Sète et de Palerme a été confiée à l'architecte Alexis Lautier et au designer Pierre Talagrand, fondateurs du studio **Mr & Mr.** Ils conçoivent leur intervention à la manière d'un work in progress permanent au service d'une idée récurrente : « architecturer des projets à partir d'une idée folle ». Le duo raconte des histoires, poétise les fonctionnalités de l'objet et apporte un imaginaire qui reste connecté aux besoins quotidiens.

Mr. & Mr. est un studio de création implanté à Montpellier dans le sud de la France et composé du duo de designers Alexis Lautier et Pierre Talagrand. Principalement auto-édité, **Mr.&Mr.** bouleverse nos habitudes quotidiennes. Il mêle une pratique hybride d'un design qui allie artisanat, détournement des matériaux et des usages et affranchissement de l'innovation au profit d'une sensibilité artistique singulière. Les objets de **Mr.&Mr.** intègrent les notions de temporalité, d'usure, de mobilité et d'expérience pour l'utilisateur. Leurs créations naissent souvent d'une anecdote ou d'une observation drolatique du monde qui nous entoure. Le processus de réalisation des objets laisse très souvent des stigmates esthétiques ou usuels sur les productions à travers le choix des matériaux, de leur façonnage ou de leur utilisation. La notion d'erreur joue un rôle déterminant dans l'élaboration de chaque projet. Sa prise en compte est un leitmotiv, une position volontairement créative dans le champ du design actuel. Le travail de **Mr.&Mr.** ressemble à un work in progress permanent au service d'une idée récurrente : « architecturer des projets à partir d'une idée folle ». Le duo raconte ainsi des histoires, poétise les fonctionnalités de l'objet et apporte un imaginaire qui reste connecté aux besoins quotidiens.



Conférence de presse à l'Institut français du Portugal, 2024 © Guillaume Vidal, Explore France

Mr.&Mr. is a Montpellier-based design studio formed by the design duo Alexis Lautier and Pierre Talagrand. **Mr.&Mr.** self-publish most of their work that signifies a radical departure from our usual daily routines. Combining craftsmanship and the transformation of materials and uses, the work of **Mr.&Mr.** comprises an effortless blend of hybrid design that works outside of the confines imposed by the notion of innovation. Indeed, all of these facets of their work contribute to **Mr.&Mr.**'s unique artistic sensibility. The notions of time, wear and tear, mobility as well as the user's experience find themselves embedded in the texture of the objects created by **Mr.&Mr.** Their pieces more often than not arise from anecdotes or an amusing observation borrowed from the world around us. Due to the choice of materials used, the finishing work carried out and the usage of the finished items themselves, the fabrication processes employed frequently leave aesthetic or familiar markings on the objects produced by **Mr.&Mr.** The concept of error has become a decisive factor in the development of all of **Mr.&Mr.**'s projects. Its integration into the fibre of the objects themselves is now a leitmotiv of their work and highlights their explicitly creative stance within the field of contemporary design. **Mr.&Mr.**'s production can be likened to an ongoing work in progress that aims at giving form to their ever-present ambition of "building projects based on crazy ideas." The design duo, as such, has many stories to tell, enjoys waxing lyrical about the functionalities of the objects and conjures up imagery that maintains its links with our daily needs.

— 28 artistes

(dont 2 collectifs)

**PERFORMANCE, ART
PLASTIQUE, DANSE,
INSTALLATION,
ART NUMÉRIQUE,
VIDÉO, ART URBAIN,
SCULPTURE, PEINTURE,
PHOTOGRAPHIE, ART
CULINAIRE, ART TEXTILE**

— 2 pays, 2 villes

— 20 lieux

(10 Sète, France / 10 Lisbonne, Portugal)

**MUSÉES, GALERIES
PRIVÉES, ESPACES
CULTURELS, RÉSIDENCES
ARTISTIQUES,
LIBRAIRIES, ATELIER
D'ARTISTES,
IMPRIMERIES, STUDIOS,
PLAGES PRIVÉES,
PARCS & JARDINS,
RESTAURANTS, BARS,
CINÉMA**

Les artistes 2024

— PAR VILLE

Artistes lisboètes : Pedro Barateiro, Inês Barros, Sara Bichão, Pedro Cabrita Reis, Vasco Costa, Julien Fargetton, Pauline Guerrier, Alfredo Margarido, Manuela Marques, Felipe Oliveira Baptista, Márcio Vilela

Artistes sétois et montpelliérains : Mathieu Kleyebe Abonnenc, André Cervera, Quentin DMR, Elisa Fantozzi, Agnès Fornells, Damien Fragnon, Vir Andres Hera, Île/Mer/Froid, Sam Krack, Raphaël Kuntz, Zoé Lakhnati, les Crafties, Naomi Maury, Marion Mounic, Éléna Salah

Les artistes 2024

— PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

Mathieu Kleyebe Abonnenc, Pedro Barateiro, Inês Barros, Sara Bichão, Pedro Cabrita Reis, André Cervera, Vasco Costa, Quentin DMR, Elisa Fantozzi, Julien Fargetton, Agnès Fornells, Damien Fragnon, Pauline Guerrier, Vir Andres Hera, Île/Mer/Froid, Sam Krack, Raphaël Kuntz, Zoé Lakhnati, les Crafties, Alfredo Margarido, Manuela Marques, Naomi Maury, Marion Mounic, Felipe Oliveira Baptista, Éléna Salah, Márcio Vilela

Les lieux

— À SÈTE

Plage de la Ola, Librairie l'Echappée Belle, Pop Galerie, Diorama, Galerie Zoom, Musée Paul Valéry, Espace Félix, Chapelle du Quartier Haut, Musée international des arts modestes (MIAM), le Cyclo

— À LISBONNE

Galeria Rui Freire, Casa do Comum, Museu Nacional de Arte Contemporânea, Ojo Gallery, Studio Flores, Convento dos Capuchos, Salto, Arroz Estúdios, Bike Bakery, Institut Français du Portugal



PROGRAMME

Sète

lundi 9 septembre

Journée — **ACCUEIL & VISITE PRESSE**

Plage de la Ola

201 promenade du Lido, accès n°17

19h — **DÎNER** Menu spécial franco-portugais
réservations : 04 67 53 07 14

21h — **CINÉMA** en plein air, projection du film *Lisbonne Story* de Wim Wenders, 1994. Drame, musical, durée : 1h40 avec le *Cinéma Comoedia*

mardi 10 septembre

Musée Paul Valéry

148 rue François Desnoyer

18h — **VERNISSAGE** Pedro Cabrita Reis.

19h — **PERFORMANCE** Vir Andres Hera.

COCKTAIL dans les jardins du Musée Paul Valéry avec le restaurant *Midi Là-haut*.

mercredi 11 septembre

Diorama (Atelier Crafties)

29-31 rue Pierre Semard

18h — **VERNISSAGE** Île/Mer/Froid, Naomi Maury.

Galerie Zoom

49 rue Pierre Semard

19h — **VERNISSAGE** Pedro Barateiro, Inês Barros, André Cervera, Vasco Costa

Julien Fargetton, Damien Fragnon, Sam Krack, Marion Mounic.

20h — **SOIRÉE/CONCERT** avec le restaurant *Paris-Méditerranée*.

jeudi 12 septembre

Librairie l'Echappée Belle

7 rue Gambetta

13h — **VERNISSAGE** Julien Fargetton, Agnès Fornells

Lancement du Fanzine *Une ville plus que parfaite* de Rui Silva, édition française : Trèfles et studio Trames.

Pop Galerie

16 quai du Pavois d'Or

18h — **VERNISSAGE** Mathieu Kleyebe Abonnenc, Pedro Barateiro, Agnès Fornells et Alfredo Margarido.

BUFFET préparé par les élèves du lycée professionnel Charles de Gaulle.

vendredi 13 septembre

Espace Félix

2 bis quai Général Durand

16h — **VERNISSAGE** Coffret d'estampes

EXPOSITION du projet scolaire *Arts, Sens et Territoires*, scénographie du banquet : les **Crafties**.

Chapelle du Quartier Haut

2-10 rue Borne

18h30 — **VERNISSAGE** Elisa Fantozzi, Raphaël Kuntz, les **Crafties**, Sara Bichão, Márcio Vilela, Pauline Guerrier, Manuela Marques.

Le Dancing

52-54 Quai des Moulins

20h30 — **SOIRÉE** DJ portugais (*prix libre*)

samedi 14 septembre

Cyclo

5 rue du 14 Juillet

14h — **VERNISSAGE** Felipe Oliveira Baptista, Éléna Salah.

Musée international des arts modestes (MIAM)

23 quai Maréchal de Lattre de Tassigny

15h — **VISITE GUIDÉE** du musée

16h — **VERNISSAGE** Sara Bichão (restitution résidence). Départ de la sculpture.

GOÛTER/BANQUET sêto-portugais avec la boulangerie singulière *la Carioca*.

Plage de La Ola

201 promenade du Lido (Sète)

19h — **VERNISSAGE** Julien Fargetton, Agnès Fornells, Sara Bichão

20h — **SOIRÉE/CONCERT** *fado* et DJ set

— expositions visibles du 9 au 29 septembre

— rendez-vous du 15 au 19 octobre à Lisbonne



- 1 – **Galerie Zoom**, 49 rue Pierre Semard
- 2 – **Diorama** (Atelier Crafties), 29-31 rue Pierre Semard
- 3 – **Chapelle du Quartier haut**, 2-10 rue Borne
- 4 – **Musée international des arts modestes** (MIAM), 23 quai Maréchal de Lattre de Tassigny
- 5 – **Espace Félix**, 2 bis quai Général Durand
- 6 – **Cyclo**, 5 rue du 14 Juillet
- 7 – **Musée Paul Valéry**, 148 rue François Desnoyer
- 8 – **Pop Galerie**, 16 quai du Pavois d'Or
- 9 – **Librairie l'Echappée belle**, 7 rue Gambetta
- 10 – **Plage de La Ola**, 201 promenade du Lido, accès n°17



Association Sète Los Angeles (SLA)

setelosangeles@gmail.com · [@sla_festival](https://www.sla-festival.com) · www.sla-festival.com

Association culturelle d'intérêt général, à but non lucratif, créée en janvier 2018 à Sète, SLA a pour vocation d'organiser des cycles d'expositions et des rencontres culturelles entre Sète et d'autres villes du monde. Après avoir produit deux festivals d'art contemporain à Sète et Los Angeles (USA) en 2019 puis Sète et Palermo (Italie) en 2022, l'association programme une nouvelle édition à Sète et Lisboa (Portugal) en 2024.

— LES ARTISTES 2024

DU 9 AU 14 SEPTEMBRE À SÈTE (FRANCE)

DU 15 AU 19 OCTOBRE À LISBONNE (PORTUGAL)

MATHIEU KLEYEBE ABONNENC

FRANCE

Mathieu Kleyebe Abonnenc est né en 1977 à Paris (France), et vit à Sète (France).

Diplômé des Beaux-arts de Marseille en 2002, **Mathieu Kleyebe Abonnenc** fait partie du programme de recherche La Seine à l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris de 2006 à 2008. Son travail a fait l'objet de plusieurs expositions personnelles notamment Chimen Chyen à la Galerie Marcelle Alix à Paris, Statement à la foire Art Basel (2015) et à la Kunsthalle de Bâle. Son travail artistique est centré sur l'histoire de la colonisation. Ayant grandi en Guyane-française, il s'interroge sur la partie de l'histoire coloniale passée sous silence ou mise à l'écart dans l'inconscient collectif occidental. Qu'il s'agisse de vidéos, de photographies, d'installations, de dessins, il questionne les principes de représentation dominants liés aux histoires impériales et coloniales des pays dits développés, en évoquant les vides laissés par l'histoire officielle. **Mathieu Kleyebe Abonnenc** s'intéresse aux hégémonies culturelles sur lesquelles repose l'évolution des sociétés contemporaines.



© Tous droits réservés

PEDRO BARATEIRO

PORTUGAL

Né en 1979 à Almada (Portugal), **Pedro Barateiro** vit à Lisbonne (Portugal).

Pedro Barateiro a étudié à Maumaus à Lisbonne et a obtenu un MFA à l'Académie d'art de Malmö, en Suède. Il a été en résidence au Pavillon - Palais de Tokyo à Paris (2008-09) et a bénéficié d'une bourse de la Fondation Calouste Gulbenkian à l'ISCP - International Studio and Curatorial Program à New York (2007-08). **Pedro Barateiro** s'exprime dans une grande variété de médias : installation, vidéo, performance, sculpture, dessin, écriture. Son travail porte sur la déconstruction des récits binaires occidentaux. Il s'intéresse aux formes numériques de contrôle politique (réseaux sociaux, algorithmes) et à la place de l'individu dans un monde de capitalisation et de globalisation accélérées. L'œuvre de **Pedro Barateiro** se demande quel type d'identité un artiste peut se forger quand il vit et travaille dans un océan de données si facilement accessibles.



© Tous droits réservés

PEDRO BARATEIRO

LA MÉMOIRE PEU À PEU

Pedro Barateiro expérimente toutes les façons possibles de produire une œuvre. Peintures, dessins, sculptures et volumes, de toutes matières, installations, photographies, vidéo, films d'animation, performances ou dispositifs spécifiques, son, éditions, écriture. Toutes techniques au service de propos fictionnels ou réels, hétérotopiques, oniriques ou concrets et politiques. Ses recherches sont alimentées par l'Histoire, celle de la colonisation - décolonisation et de l'emprise féroce de l'argent roi, ou les histoires, celles intimes, familiales ou plus largement celles des cultures populaires, dans lesquelles il puise ses formes et les dialogues qu'elles génèrent. Ainsi, il travaille à déconstruire les falsifications idéologiques binaires qui empoisonnent la surface de nos réalités mondialisées. Sous cette surface au flux d'informations coercitives, Pedro Barateiro trouve les signes d'existences autres. La lecture de ses œuvres se décrypte peu à peu, passant d'une évidence formelle à un langage symbolique profond à l'herméneutique incertaine. De l'objet intime ou trouvé, aux formes élégantes d'instruments mystérieux, aux images de l'ISS tout en invitant dans ses propres expositions d'autres artistes, Aurélia de Souza, Mário Varela Gomes, Audre Lorde, Naelle Dariya... Pedro Barateiro dit : « *Je m'oriente et me désoriente, je transforme et suis transformé...* »

Les *Bussolas* sont comme des girouettes en acier poli miroir. Miroirs que les conquérants offraient aux populations rencontrées. Mais ces bussolas ont perdu l'Est, comme on dit en France perdre le nord.

C'est comme si le Portugal ne s'intéressait pas à l'Est. Adossé au royaume d'Espagne, séparée par A Raia depuis des temps immémoriaux, s'émancipant des cultures celtes, bien avant le 12^{ème} siècle, le pays se tourne vers l'ouest tout au bout de l'Europe, vers l'océan Atlantique. Forçant le regard vers l'ouest, au-delà de l'océan, il pourrait se voir en train de se regarder. Ces girouettes amputées du levant suggèrent cette impérieuse nécessité d'aller vers le couchant explorer et soumettre d'autres terres. Il fut un temps où le Portugal *possédait* la moitié du monde... La colonisation et la décolonisation furent brutales, toujours enfouie au fond des mémoires, non inscrites, non évoquées encore aujourd'hui... Pedro Barateiro, de façon symbolique, s'empare de ces mémoires. Le photographe Mario Varela Gomes était présent lors de la révolution des œillets, les 25 et 26 avril 1974, jours où les manifestants investissaient l'immeuble de la censure et jeté les procès verbaux par les fenêtres... Fin soudaine d'un ancien monde si brutal ? Prudemment, après le silence, sourdent peu à peu des voix et musiques encore fragiles, en fragments.

Philippe Saulle,
Commissaire d'exposition Sète Lisboa

INÈS BARROS

PORTUGAL

Inès Barros est née en 1991 à Braga (Portugal), et vit à Lisbonne (Portugal).

Inès Barros a une pratique transdisciplinaire, soutenue par une formation académique et professionnelle en architecture, arts plastiques et design. Elle a commencé sa carrière en explorant l'intersection entre l'art, le design et la pensée critique écologique. En 2020, elle rejoint le studio KWY, où elle conçoit et produit des œuvres d'art spatiales, en collaboration avec les artistes danois Superflex. Au cours de cette période, elle a travaillé en tant que chef de projet, productrice, designer, architecte et artiste, avec des institutions telles que V&A, Art Institute of Chicago, TBA21 et Lego. Elle a ensuite travaillé comme chercheuse à l'Universidade do Minho et comme artiste plasticienne où elle a commencé à développer sa pratique artistique personnelle. Son travail se concentre sur la réflexion d'objets et d'espaces spéculatifs à travers l'utilisation de biomatériaux et de la mécanique. Elle développe actuellement des prototypes de design spéculatif par le biais de l'impression 3D et du bio-design, en étroite collaboration avec le FabLab Lisboa.



© Tous droits réservés

SARA BICHÃO

PORTUGAL

Née en 1986 à Lisbonne (Portugal), vit à Lisbonne.

Diplômée en 2008 et titulaire d'un master en peinture à la Faculté des beaux-arts de Lisbonne, **Sara Bichão** a participé à plusieurs résidences artistiques au fil des ans notamment à la Cité Internationale des Arts en 2019 à Paris, Porta 33 à Madère en 2020, à Residency Unlimited à New York et Finisterrae à Ouessant en 2022 et à La S Grand Atelier en Belgique en 2023. **Sara Bichão** a reçu des bourses de l'Institut français (2019, 2022), de la Calouste Gulbenkian Foundation (2014) et de la Luso-American Foundation (2022).

Le processus de travail de **Sara Bichão** s'appuie sur des canaux émotionnels : guérir, purger, perpétuer, jouer. Les œuvres sont sculpturales et possèdent une atmosphère chromatique qui leur est propre et qui, parfois, est activée par l'artiste par le biais d'actions performatives. Les matériaux utilisés sont souvent collectés/offerts/volés, ou proviennent d'autres ressources recyclées et organiques. Plus récemment, **Sara Bichão** a également exploré l'écriture expérimentale.



© Tous droits réservés

SARA BICHÃO

CE QUE LES CHOSSES VEULENT

Une planche est là, posée sur les étagères depuis quelques temps... D'où peut bien provenir cette planche usée par l'océan, enfouie dans le sable, couverte de balanes ? Quelle est son histoire ? Qui l'a jetée à la mer ? Pourquoi a-t-elle cette forme si particulière ? Et cette couleur fanée ? Sara Bichão interroge tout ce qu'elle trouve. Elle arpente les plages interminables des bords de mer, au Portugal, en Bretagne ou ailleurs. Elle se perd aussi sur les sentiers secrets. Elle glane peu à peu des matériaux très divers. Du bois, des cordages, des tissus, du verre, des pierres, des coquillages, des fossiles, des feuilles ou des branches, des miroirs cassés, des petites cuillères et autres objets abandonnés ou perdu que la terre ou le sable enferme depuis longtemps puis libère un jour après les intempéries. Sara accepte aussi les offrandes, celles des gens, des animaux et du hasard. La larve du trichoptère sous l'eau ou celle des psychidae sur les murs opèrent elles aussi de cette façon en construisant leur fourreau avec ce qu'elles trouvent ou ce qu'on leur donne... Mais Sara ne fait pas de cuirasse pour protéger. Elle assemble, à l'écoute du dessein des choses.

Il y a sans doute une parenté lointaine avec les assemblages et l'expressionnisme abstrait de Louise Nevelson. Mais ceux de Sara se libèrent des boîtes, du monochrome et les objets du quotidien ont cédé la place aux éléments de nature. Ici pour lâcher ce *Loup Inquiet*. Ce pourrait être le nom d'une très ancienne caraque portugaise échouée dont les restes auraient été ficelés par les marées... Qui sait ?

Comme certains sculpteurs qui cherchent dans la matière ce qu'elle contient, contrairement à d'autres qui exigent d'elle une forme, Sara laisse parler les matériaux qu'elle rencontre. Leur assemblage, souvent complexe, se construit par touchessensibles afin d'harmoniser les promiscuités, comme celles d'un peintre qui assemble ses couleurs. Il faut aimer se laisser surprendre pour s'engager

dans de telles perspectives. Ainsi, une forme, celle que l'on perçoit au premier regard, qui en contient souvent plusieurs, se dessine doucement rehaussée d'interventions particulières. Elles sont variées. Des dessins discrets, des formes peintes parfois identifiables, des tissus tendus, des coutures, des nœuds, des textes courts ou encore de petits objets cachés au cœur de la sculpture. Sara Bichão, procède ainsi avec d'autres médium. Ses vidéos, par exemple, sont faites de superpositions, d'assemblages qui troublent la vision. Les fantômes enfouis font surface, en filigrane.

Philippe Saulle,
Commissaire d'exposition Sète Lisboa



— LES ARTISTES 2024

DU 9 AU 14 SEPTEMBRE À SÈTE (FRANCE)

DU 15 AU 19 OCTOBRE À LISBONNE (PORTUGAL)

PEDRO CABRITA REIS

PORTUGAL

Né en 1956 à Lisbonne (Portugal), vit à Lisbonne. Son travail a été progressivement reconnu au niveau international, devenant décisif pour la compréhension de la sculpture à partir du milieu des années 1980. Son œuvre complexe peut être caractérisée par un discours philosophique et poétique embrassant une grande variété de moyens. En utilisant des matériaux soumis à des processus constructifs, l'artiste recycle des réminiscences presque anonymes de gestes et d'actions primordiaux répétés dans la vie quotidienne. La diversité théorique et formelle complexe de l'œuvre de **Cabrita** procède d'une réflexion anthropologique, qui va à l'encontre du réductionnisme du discours sociologique. En effet, c'est sur les silences et les indications que se fonde et se construit l'œuvre de **Pedro Cabrita Reis**. En 2003, l'artiste a représenté le Portugal à la Biennale de Venise. En 2022, il a présenté aux Tuileries *Les Trois Grâces*, une commande du musée du Louvre et à l'occasion de la 59e de Biennale de Venise, **Pedro Cabrita Reis** a présenté une sculpture *Field* à l'église de San-Fantin. Plus récemment, il a proposé *Mar Interior* pour La Llotja, à Palma de Mallorca, sous-commande du gouvernement des Baléares.



Les Trois Grâces (2022), projet pour le Musée du Louvre © Paulo Novais

PEDRO CABRITA REIS

SALLE DES MACHINES

Bois, plâtre, verre, tubes de cuivre et caoutchouc, briques, ampoules.

- Nouvelle -

Nous nous sommes rencontrés presque sous terre, dans une salle des machines désaffectée où l'on fabriquait autrefois des pâtes alimentaires. Une sorte de vaste cave, une très ancienne construction en briques foraines dont nous ne pouvions pas voir le fond. Au bord d'un fleuve puissant qui rugissait sans cesse. La lumière du matin entrait par les ouvertures en ogives taillées dans la pierre. Il y régnait une forte humidité. De la mousse poussait au pied des murs et murets et quelques gouttes tombaient régulièrement des plafonds en voûte où naissaient de petites stalactites.

J'étais un pin maritime. J'ai grandi droit dans ces forêts des Landes bien rangées, bien alignées. On m'a tronçonné, élagué en 1988 et, tiré par des chaînes, on m'a chargé avec d'autres troncs sur un vieux wagon. Puis sur un énorme camion. La route fut longue jusqu'à la scierie. Là, certains des fûts avec lesquels j'avais été plantés, avec lesquels j'avais grandi, ont été déroulés, découpés en une fine feuille sans même respecter leurs anneaux de croissance. Ils ont séchés ensuite pendant deux ou trois ans. Je ne me rappelle plus vraiment. Bien à plat. Ce dont je me souviens, c'est qu'une fois sec, je suis arrivé dans une usine qui sentait fort la colle. Mais je n'avais été ni déroulé ni collé. Je suis resté assez brut, en planches épaisses. Certains troncs, désormais en lames fines, ont été pressés contre d'autres feuilles de bois et chauffés, collés puis découpé en panneaux de cent vingt deux par deux

cent cinquante par un virgule huit centimètres. La norme pour nous... Malgré tout, nous nous sommes retrouvés ensemble dans un grand magasin, eux au rayon contreplaqué, moi au bois brut. C'est là que l'artiste m'a choisi, avec le plâtre, le verre, le cuivre, le caoutchouc, les deux ampoules et des briques foraines. Nous avons été trimballés dans une camionnette puis déposés au sol de cette immense cave vide. Nous sommes ainsi resté seuls avec l'artiste pendant toute une journée. Lui, tournait dans la cave, explorait les lieux, prenait des notes sur son carnet assis sur le parapet au bord du fleuve.

Je crois que nous avons été choisis avec beaucoup d'attention. Taillés, poncés, assemblés, parfois peints, caressés par l'artiste au creux de cette grotte. Le verre, le plâtre, le cuivre, les briques foraines, l'ampoule électrique et moi, planche de bois solide de trois mètres de long, soixante trois centimètres de large et trente huit millimètres d'épaisseur. Durant toute une semaine, parfois tard dans la nuit, l'artiste nous a évalué, observé puis il s'est mis à son travail de construction. Il avait toujours entre les mains ce petit carnet de croquis auquel il se référait souvent, surtout le deuxième jour. Nous n'étions pas très rassurés. La cave sentait encore l'odeur forte des douleurs humaines. Le sol en terre battue avait absorbé beaucoup de larmes et les briques avaient encaissés les tremblements du fracas des machines. Nous pouvions nettement

percevoir toute cette sauvagerie dont sont capables les hommes.

Le plâtre venait des grandes carrières de gypse de Montmorency dans le bassin parisien. Lui, avait bien connu ces sous-sols ravagés par les grignoteuses et autres engins maléfiques. Au fur et à mesure de l'exploitation du gypse, d'immenses salles souterraines, chambres et piliers, avaient été sculptées par les machines puissantes. Il était parti, chargé dans une benne, puis il avait été broyé et cuit, réduit en poudre pour être enfin mélangé à l'eau et se retrouver entre deux plaques cartonnées. Dans le magasin. Le verre venait lui aussi des plages des landes. C'était une agréable coïncidence. Il avait été cristal de quartz hyalin dans une géode, il y a des millions d'années. Puis fracassé par les éboulements, il s'est retrouvé en rivière puis à la mer roulé, roulé encore et encore jusqu'à devenir sable des landes. Il a passé un moment sous l'eau ! Quand il a été transformé en usine ça lui rappelait sa naissance, chauffé par les remontées de magma. Mais il n'est pas redevenu cristal de roche, juste plaque de verre sablé. Dans le magasin. Le caoutchouc n'était pas naturel, il était synthétique donc parfaitement mort. Quant aux deux ampoules, elles n'avaient rien à nous dire parce que de toute façon nous ne pourrions rien comprendre à leur histoire de lumière. Pourtant, je voyais bien une clarté intérieure ici, dans cette grotte et dans notre projet d'assemblage. Comme un métalangage ancien dont la grammaire et la syntaxe se livrent aux aveugles autant qu'aux sourds. Hors du sens. Mais les deux ampoules étaient vides et fermées à mes rêveries. Le cuivre n'était pas très bavard. Il venait d'Australie où il avait côtoyé longtemps de belles opales en forme d'os dont il était tombé raide dingue. Il ne s'en remettait pas. Nous avions beau tenter de le consoler, il était si triste dans sa forme de tuyau de douze. Dans le magasin. Les briques

avaient été arrachées au limon de la Garonne puis moulées et cuites à haute température dans une immense usine tiède et moite. Elle semblaient très bien connaître leur destin depuis des lustres et n'avaient aucune précision à apporter, surtout qu'elles étaient toutes identiques. En apparence. Je dis en apparence parce que certaines d'entre elles étaient marquées de petits poinçons parfois très originaux, comme des clés, des empreintes de mains d'enfants ou de pattes de chats. En silence, elles attendaient juste d'être collées les unes aux autres pour faire mur. Bref, pendant que l'artiste tournait autour de nous, nous soupesait, nous observait, nous avions commencé à faire connaissance.

Au bout du troisième jour, épiant l'esprit des lieux et des choses, l'homme seul nous a enfin assemblé, essayant encore plusieurs combinaisons, ajoutant un peu d'électricité, retirant un morceau ici pour l'ajouter là, posant la plaque de verre trouble, trop grande, puis essayant des pieds de bois. Les tuyaux de cuivre et de faux caoutchouc s'enchevêtraient pèle mêle sur le sol de terre battue. Un peu comme s'il entendait nos conversations et tentait de dessiner une circulation entre nous. C'était assez étrange. Il était tellement silencieux et concentré qu'il devait nous écouter bavarder, c'est sûr. Peu à peu nous avons pris forme. Nous devenions une sorte de table basse à peine éclairée. Les plâtres étaient dressés, hiératiques, autoritaires, obstruant deux passages. Les tuyaux étaient comme des veines sinueuses. L'homme patient, la voix rauque, sentait le bon vin et le cigare. Ses doigts étaient précis. Ils passait des heures à nous regarder, à nous bouger, à nous écarter, puis nous reprendre, nous scier, nous peser, nous poser contre le mur, nous ranger. Un peu d'entre nous est parti aux ordures. Peu à peu, il nous a réunis.

Enfin, au bout de quelques jours, il s'est assis en face de nous et nous a observé longtemps. Les deux ampoules hautaines étaient faiblement allumées et me tenaient chaud. La nuit nous attendions. Les jours suivant beaucoup de gens sont venus nous regarder. Des personnages sombres venaient nous contempler de temps en temps, silencieux, leur main droite grattant leur menton, sourcilleux. Ils forçaient leur regard pour mieux voir. Ils ne disaient pas grand chose. Ils semblaient perplexes parfois. Des personnes bavardes, d'autres goguenardes, d'autres passionnées ou émues, des journalistes, des officiels et parfois des enfants en groupes dissipés. Ils préféraient regarder l'eau de la rivière accoudés au parapet plutôt que d'écouter les élucubrations de l'enseignant. Le fleuve est puissant. On l'entendait sans cesse gronder, rouler des galets, transporter des branches et même des troncs.

L'artiste nous avait réuni en mai. Mais c'est quand il est revenu en septembre que la catastrophe est arrivée. Il avait plu pendant des jours. Nous sentions bien que le fleuve gonflait. Nous entendions des galets de plus en plus lourd rouler au fond de son lit. Il y a eu des cris, des voix fortes de gens qui s'agitaient là-haut, des hurlements de sirènes. Et le fleuve est monté. Il est entré violemment dans notre grotte où nous pensions être à l'abris. Il était déchaîné. Il a tout cassé. Le verre n'a pas tenu longtemps. Le plâtre s'est disloqué en mille morceaux. Les deux ampoules ont explosé. Le cuivre s'est fait battre contre les murs de briques et s'est coincé quelque part au fond de la grotte avec le caoutchouc. Moi j'ai été emportée, un peu dépenaillée mais ça allait. J'ai vu une dernière fois l'artiste. Il était fasciné, debout sur le pont, observant le phénomène. J'ai eu l'impression qu'il me faisait signe. Mais je rêve sans doute. Nos rêves

façonnent le monde.

Je n'avais jamais navigué. C'est vrai, j'aurais pu être transformée en bordée de navire, mais non, juste une sorte de petite table mystérieuse à laquelle je ressemblais de moins en moins au fur et à mesure que les trombes d'eau arrachaient les vis de mon assemblage... L'eau furieuse était chargée de cristaux brillants de micaschiste, la rendant presque laiteuse malgré la boue. Les paysages défilaient. J'ai même croisé des voitures emportées par le courant. Je ne sais pas combien de temps cette colère a duré. Je me souviens que les eaux se sont peu à peu calmées quand elles ont rencontrées celles d'un fleuve plus grand encore. Là, doucement nous avançons. Je dis nous parce qu'il y avait beaucoup de choses qui flottaient un peu partout autour de moi. D'ailleurs, je flottais de plus en plus difficilement tellement j'étais imbibée. J'ai fini par me retrouver sur une sorte de plage sale, jetée par une vague un peu plus forte que les autres, sans doute par un bateau à moteur. C'était encombré de vieux déchets, de filets de pêche. Un peu plus loin on devinait une ville animée. J'ai pu sécher malgré l'hiver. Tranquille, longtemps, un peu cramée par le soleil. C'est un jeune homme vigoureux qui en riant m'a rejetée dans le fleuve. Et le voyage a recommencé.

Quelques jours plus tard, j'ai entendu le grondement familier des vagues. Moi qui avait été arrachée à ma forêt landaise natale, je retrouvais enfin ce son si familier. Poussée par le vent et le courant, j'ai fini par flotter sur l'océan. Des balanes sont venues se fixer sur moi, une petite anémone et beaucoup d'animaux minuscules qui m'accompagnaient dans ma dérive. J'étais devenue grise et très salée. Le soleil était plus fort vers où j'allais. Le sud sans doute. Parfois des tempêtes surgissaient. Je montais tout en haut des vagues. Il



arrivait que le vent violent me fasse voler. C'est une de celle-là qui m'a rejetée sur une plage immense de sable fin. Chaque coup de mer me poussait un peu plus loin sur la grève au lieu de m'emporter à nouveau. J'ai fini par être recouverte de sable. Une nuit, j'ai senti qu'on me déterrait. Un feu était allumé sur la plage. Plusieurs jeunes gens discutaient, jouaient et chantaient autour. L'homme qui m'avait trouvé allait me jeter dans le feu quand une jeune femme a retenu sa main et lui a expliqué qu'elle préférait me garder. Elle lui a dit que les matériaux vivants vivaient vraiment. Que c'est un mystère fondamental. Il lui a rétorqué qu'elle s'encombraient trop, trop de tout et n'importe quoi. Elle n'a rien répondu, m'a porté dans l'eau, m'a un peu nettoyé et m'a regardé dans la clarté de la lune. Elle m'a sourit. Aujourd'hui je suis rangée dans son grand atelier lumineux, tout en haut d'un petit immeuble moderne, dans cette ville bruyante et joyeuse. J'espère qu'elle ne va pas m'oublier trop longtemps tout au fond, sur ses étagères en bois. Objet d'art, c'est autre chose que planche.

Philippe Saulle
Commissaire d'exposition Sète Lisboa
avril 2024

Texte inspiré par la pièce de Pedro Cabrita Reis,
H.Suite XIII – Une clarté intérieure, 1993.
In « Nos rêves façonnent le monde »,
Moulin Albigeois, Cimaïse et Portique, Albi.



Conférence de presse à l'Institut français du Portugal, 2024 © Guillaume Vidal, Explore France



ANDRÉ CERVERA

FRANCE

Né à Sète en 1962, vit à Sète.

André Cervera est un artiste peintre-voyageur qui vit et travaille à Sète, ainsi qu'au hasard de nombreux voyages à travers le monde.

Déjà à ses débuts dans les années 1980, avec le groupe Yaros, **André Cervera** était à la recherche d'un art total mêlant peinture, poésie et musique.

Depuis près de 30 ans, il voyage régulièrement en Afrique, en Inde ou en Chine à la découverte des représentations collectives des sociétés traditionnelles, curieux de tous les moyens d'expression employés par les artistes. A partir de ses productions, il enrichit l'expressivité de ses ressources techniques et opère des croisements avec son propre imaginaire qui se nourrit ainsi de la présence de l'autre.



© Tous droits réservés

ANDRÉ CERVERA

« L'urgence de peindre le dévore. La peinture le brûle et le consume en un rituel vital, une obsession, un exutoire : peindre à l'excès pour peindre l'excès. Lorsqu'il peint, André Cervera nous dit son propre rapport au monde dans ce qu'il a de démesuré. C'est à corps perdu qu'il se jette dans la peinture de la même façon qu'il raconte avec une exubérance exaltée les incidents de chaque jour. Aujourd'hui, l'artiste est comblé, invité dans le monde entier. Pour l'enfant de Sète, qui, comme les artistes de la Figuration libre, vient du peuple, c'est une sorte de revanche, un hommage obstiné à son père qui en d'autres temps s'est fait lâchement voler sa révolution en Espagne. » Philippe Saulle

Depuis une dizaine d'années, André cherche les incidents dans sa peinture, les accidents, même. Il réalise une toile puis l'enterre dans son jardin. Il recouvre l'œuvre de terre, de feuilles, d'humus et laisse faire plusieurs jours. Lui seul sait combien de temps et comment. Avec ou sans soleil, avec ou sans pluie. Après cette épreuve chthonienne avec ou sans divinités infernales, il déterre sa toile, la brosse et observe ce que la nature a mangé, ce qu'elle a laissé. Puis il repeint, fixe, cerne de nouveaux motifs apparus, nouvelles formes qu'il souligne. Il y a un aspect rupestre et pariétal par la minéralisation qui s'opère comme si la peinture se transformait en pierre. La pétrification est si courante dans nos mythologies, ainsi Léthéa, coupable d'être trop fière de sa beauté n'est plus qu'un rocher sur l'humide sommet de l'Ida. (Ovide les métamorphoses, X, 47-74) André Cervera cherche, il ne punit pas sa toile, il l'augmente. Ainsi, plusieurs couches se sédimentent. Certaines figures ont presque disparu, d'autres surviennent à la surprise de l'artiste.

L'atelier d'André est aussi et souvent le théâtre d'expériences ou même de performances que l'artiste réalise seul. Il s'impose des contraintes qui offrent à la peinture des univers nouveaux. Ainsi, il peut dessiner les yeux bandés. Il imagine un dessin, des situations de personnages, se bande les yeux et attaque la feuille. Les résultats sont remplis d'une étrange énergie. Lui parle de décalage entre l'idée -

l'image mentale - et la main. Ici encore André Cervera cultive l'incident jusqu'à l'accident. Il explique que les yeux nous interdisent des formes nous forçant à rester dans le monde du probable. On pourrait relire Jean-Luc Parant, bien sûr : « .../...et nos yeux et nos mains sans fin se dissimulent sous nos pieds et nous sommes le voile de notre étendue illimitée et l'infime étoile d'une nuit et l'infime visibilité d'une infinie invisibilité.../... » Les immenses litanies chamaniques de Jean-Luc Parant répondent sans doute aux dessins automatiques et innombrables d'André Cervera. De ces nombreuses tentatives à l'aveugle, André extrait certains dessins qu'il reporte sur de grand papiers marouflés sur toile. Ces traits secs offrent une trame de départ pour une peinture elle aussi expérimentale. Il n'utilise que de l'eau, du brou de noix qu'il fabrique, un rouge de cinabre et de l'encre de Chine noire. Parfois se frottent l'huile et l'eau dans une surprenante alchimie de la métamorphose. A l'aide d'outils qu'il façonne au fur et à mesure des peintures, les formes prennent place aux limites de l'abstraction. Mais peut-on encore parler d'abstraction quand c'est tout un univers qui se révèle à la surface du papier ? Des paysages délicats, des sédiments et couches topographiques, des textures de roches ignées, des bleus-noirs d'obsidiennes, des bassins hydrologiques, des lisières de forêts sombres, des écumes et tant d'autres effets telluriques. La nature a des raisons que le pinceau ignore et ici, à

la surface, elle s'exprime comme elle sait partout le faire. Il y a ainsi des lois inscrites au plus profond qui façonnent les matières organiques ou minérales. Roger Caillois écrit : « Sur des agates, on peut apercevoir un arbre, des arbres, des bosquets, une forêt, un paysage entier ; ou sur un marbre, conjecturer une rivière avec des collines qui en bordent le cours ; ou des éclairs et les nuées d'un orage, les neurones de la foudre et les grandes plumes de givre.../... Je m'en tiens à la concurrence que font aujourd'hui les réussites de la nature aux œuvres des peintres.../... » (in *L'écriture des pierres*, 1970)

André utilise beaucoup d'eau et donc règle un temps de séchage particulier à chaque peinture. Enfin, il lui arrive de ré-intervenir en cours de séchage avec son cerne que lui seul domine. Mais chacune de ces peintures est réalisée en une seule fois, dans un temps donné assez court. Là, il n'y aura pas de repentir. Il s'agit véritablement de peintures performatives guidées par la faculté de l'artiste à entrer en résonance avec le vivant et conduit par lui.

En public, depuis quelques années, André Cervera renoue avec les pratiques rituelles qu'il convoquait au début des années 80 avec les Yaros. Aujourd'hui, peintre-voyageur et grand connaisseur de Jean Rouch et Marcel Griole, André a vécu de près de nombreuses séances chamaniques au Mali, en Inde ou ailleurs. Les rituels auxquels il nous invite nous mettent plutôt en situation de danse collective que de transe partagée. Il s'agit surtout de nous présenter un vif moment de peinture, en musique, pour entendre le désarroi de l'artiste face aux immenses inquiétudes contemporaines, sociétales, environnementales ou politiques que nous subissons toutes et tous. Il invoque l'esprit du vent, de la pluie, du feu, des pierres, de la terre, des rivières et des

océans pour ensemble célébrer le vivant. Il incante : Éveillons-nous ! Réveillons nous ! Il est accompagné ici d'une musicienne, Maïa Barouh, flûte et tambourin ou ailleurs de Marco Il Petrigno à la guitare et Gloria Tricamo à la batterie ou encore Toni Truand et sa guitare enflammée. Ce qu'il nous dit est simple. En Sicile, par exemple : « En ces temps d'incertitudes et de troubles, nos valeurs de fraternité et de solidarité sont bafouées. Sur cette terre de Palerme entourée de volcans, je viens humblement célébrer avec vous le vivant.../... J'invoque la lumière et la chaleur fraternelle de l'élément feu.../... »

André tourne autour d'une grande feuille de papier blanc, parfois il porte et dépose un masque de bois, une racine, de l'eau ou une pierre au bord. Puis d'un geste sûr et vif, il peint. Étale des couleurs, puis les cerne à l'aide de ses outils si caractéristiques, intervient ici ou là comme un musicien qui jouerait sur un immense clavier posé au sol. Il arrive que l'œuvre prenne feu, au sens propre comme au sens figuré.

Pour ces performances ritualisées, André Cervera revêt un masque de papier couvert de figures peintes, comme le sont ses vêtements. Parfois plusieurs personnes assistent l'artiste, elles aussi sous un masque. Nous sommes ainsi immergés dans la peinture de l'artiste, celle nourrie par son rapport au monde fait d'une lutte acharnée pour nous extraire de nos certitudes occidentales délétères. La vérité du monde est bien plus vaste que nos technologies, bien plus vaste aussi que ces évidences de surface économique et de pouvoir malin. Nous le savons tous au fond de nous mais nous nous interdisons de le dire et même de le penser... André se charge de l'exprimer avec nous dans une langue immémoriale et claire.

Le masque est omniprésent dans la peinture d'André ainsi que les saynètes d'intérieur déployées



au fil de ses toiles et dessins. Elles peuvent souligner le drame, les faits étranges ou mythologiques qui se trament au cœur du foyer. Inspirations tragiques et universelles qui se jouent dans l'intimité. Les protagonistes y sont généralement masqués, comme le sont les ambivalences intrinsèques des êtres et des situations. Le masque est commun à l'ensemble des sociétés humaines, du plus profond de nos campagnes aux îles les plus lointaines. Il nous dit, simplement, l'ambigüité du monde et du vivant, la nuit, le jour mais aussi les aubes et les aurores, les brunes et les crépuscules, la paix et la peur, le rire et les larmes.

Toujours à la recherche d'inspiration et d'échanges, après les partages au Mali, André a séjourné à plusieurs reprises en Inde. C'est lors d'un de ces voyages, en 2012, qu'il rencontre les Chitrakar. Cette famille ou lignée d'artistes Patuas peignent sur de longs rouleaux de papier marouflés sur tissus, des scènes tirées des grands mythes de l'hindouisme comme le Ràmàyana, le Mahàbhàrata ou les Puranas, ou des textes musulmans ou, plus crument, d'actualité, comme le 11 septembre, le remembrement agricole, le pillage du coton par les multinationales, Bophal, les migrants, les tsunamis et autres informations qu'ils s'appliquent à peindre pour les chanter au fur et à mesure du déroulement des peintures, aux spectateurs qui souvent ne savent pas lire. Le gouvernement indien peut parfois faire appel aux patuas pour transmettre des informations particulières sur la santé ou l'éducation... Très sensible à cet art populaire et à sa vocation de transmission par l'image et le chant, André Cervera laissera mûrir en lui ce désir de mieux rencontrer ces artistes et tenter une collaboration à quatre mains. Le projet verra le jour en 2016 où il séjourne plusieurs mois dans l'ouest du Bengale. Il est accepté par cette

communauté et rencontre Swarna Chitrakar. C'est une femme puissante et déterminée, une artiste qui a déjà un long parcours de patua que le grand public reconnaît et admire. Elle est aussi sollicitée par de grandes galeries en Inde et en Occident. Swarna est très naturellement intéressée par ce type de rencontre et d'échange artistique qui sont inscrits dans la pratique même des patuas. La curiosité est réciproque, l'échange s'approfondit... Ainsi, André Cervera peint aux côtés de Swarna Chitrakar. L'une dans son style de cernes et couleurs vives en a-plats aux formes et êtres symbolisés avec finesse, André avec ces cernes blancs, ses formes aigües et hirsutes et ses matières de couleurs. Ces deux styles différents s'approchent de plus en plus, dialoguent, jusqu'à s'exprimer ensemble sur la toile. C'est sans doute une expérience artistique rare et remarquable que les mots ne sauront jamais exprimer dans toute la profondeur de sa vérité. Les toiles ainsi réalisées à quatre mains seront présentées de février à mai 2018 au Musée Paul Valéry à Sète lors de l'exposition 4 à 4. Le choc est réel, les images saisissantes et l'énergie ressentie semble venir du tréfonds des mémoires. Or, par dessus tout, l'humilité ainsi qu'une étrange forme de joie semble habiter autant Swarna qu'André, comme si enfin soulagés, ils avaient tous deux terrassé les figures infernales qu'ils ont peint.

Philippe Saulle
Commissaire d'exposition Sète Lisboa



VASCO COSTA

PORTUGAL

Vasco Costa est né en 1977, vit entre Cesar et Lisbonne (Portugal).

Titulaire d'une maîtrise en dessin et techniques d'impression, de l'université de Porto et d'une licence en sculpture de Caldas da Rainha. **Vasco Costa** est un sculpteur dont les travaux explorent poétiquement les effets de tension des comportements psychosociaux.

Il opère à travers des relations tridimensionnelles dans des dialogues de synthèse et de critique à partir de la position de l'observateur analytique des forces motrices de la société elle-même, à l'intérieur et à l'extérieur du monde de l'art. Il a présenté des œuvres telles que scénographie pour Dias Contados, une pièce de danse présentée en GUIDANCE 2020 et TNDMII en 2021, Negative hands et Grotto à la galerie Quadrado Azul à Lisbonne 2019, Germinal et SuperGood dialogues with Ernesto de Sousa au Musée d'art, architecture et technologie (Maat) en 2018 à Lisbonne. A l'international, il a présenté son travail au Canada, Islande, Autriche, Italie etc, et a figuré sur la liste des EDP Young Artist Awards en 2005 (Coimbra).



Um Camelo no Deserto, 2019. In, Cosmo-Politica#4: Quand les machines s'arrêtent. Musée du néoréalisme, Vila Franca de Xira © Nikolai Nekh

VASCO COSTA

ENRAYER L'ÉVIDENCE

L'artiste est vif et réactif aux éléments qui seront l'environnement de ses pièces et interventions. Sans doute est-il un enfant spirituel d'un Marcel Broodthaers ou se place-t-il dans une filiation Fluxus augmentée de cultures high tech contemporaines. Vasco Costa se joue des situations.

Lorsqu'il est invité, par exemple, à réaliser une installation dans la nature, les commissaires d'exposition lui envoient des photographies du site. Mais, une personne est présente sur les photos. Avec un logiciel de traitement d'images, ils effacent la personne mais laissent sa silhouette blanche mal détournée, comme un fantôme évanescant dans le paysage. Vasco Costa décide dès lors de se servir de cette forme et installe sur le site une découpe blanche, au recto, à taille et vague apparence humaine. Au verso, il appose une peau de bête. Ainsi il génère un dialogue entre la mémoire d'une nature sauvage et la présence d'une technologie absurde, comme il l'avait proposé pour « Un Camelo no Alasca » où il couvre une bétonnière motorisée d'une peau animale.

En 2013, suite à une résidence pour une intervention urbaine, Vasco décide d'obstruer une ruelle de Lisbonne avec un grand rideau de scène. Le théâtre de rue est ainsi réduit à son symbole le plus minimal. Sauf que la venelle est un haut lieu de deal où police et dealer jouent au chat et à la souris, se guettent, se surveillent. Le rideau pervertit soudain ce fonctionnement de dupe et chacun tente de s'adapter à cet élément étranger. Ainsi opèrent les actions et installations de Vasco Costa qui troublent le bon ordre des choses, nos consensus et nos évidences partagées.

A partir d'une barque mythique d'un pêcheur sétois, l'artiste réinterprète la pêche à foison, ce

combat surdimensionné. De la cale pleine de pierres jaillissent des cannes comme sur les bords des canaux à la saison de la daurade. Mais on pense aussi, par une ellipse osée, au tableau de Paolo Uccello, la bataille de San Romano, qui a tant inspiré les cubistes. Et, la barque devient une sorte d'équation incongrue. Île de géométrie mathématique. A Lisbonne, Vasco Costa, cherche à créer un lourd ballast pour mieux ancrer la légèreté du monde... Il remplit une mercedes benz de pavés. D'étranges scénarios et images cinématographiques de lapidation absurde, de mariée trahie ou encore de rêve de vengeance viennent se télescoper avec la réalité d'une bagnole, là encore, pleine de pierres. Et le sourire de Vasco Costa se fait plus large.

Philippe Saulle,
Commissaire d'exposition Sète Lisboa

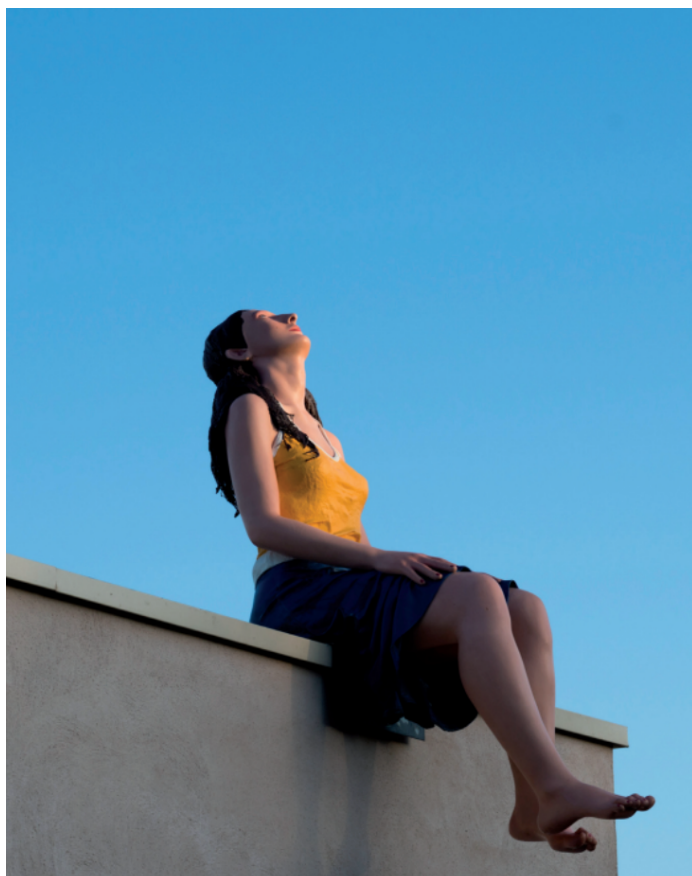


ELISA FANTOZZI

FRANCE

Elisa Fantozzi est née en 1972 à Aix-en-Provence (France), vit à Sète.

Puisant dans les différents médiums, **Elisa Fantozzi** crée des sculptures et des collages situés entre arts plastiques et arts vivants, traduisant le corps dans l'espace mental, physique, commun et personnel. S'inspirant de ses nombreux voyages à New York, où elle s'est forgée une certaine idée de la société de consommation, de ses dérives et de ses excès, ses créations dénoncent les manipulations du pouvoir, l'incompréhension, l'intolérance et autres paradoxes inhérents au règne du tout consommable. L'artiste a choisi de s'exprimer avec la fraîcheur de l'enfance pour interpeller le spectateur. Le jeu est un fil conducteur de son travail. Profusion de couleurs, équilibres incongrus ou précaires, avec espièglerie et impertinence, elle reconstruit le monde à sa façon et fait le choix du bonheur et de la couleur. Son travail fut présenté notamment au CRAC de Sète, aux beaux-arts d'Aix-en-Provence et de Tarbes, au Centre d'Art le Lait à Albi, au MRAC de Sérignan.



© Tous droits réservés

ELISA FANTOZZI

DE LA LÉGÈRETÉ DE L'ÊTRE

Allégorie, paréidolies, associations d'idées, facétieux jeux de mots, détournements... sont autant de chemins qu'Elisa Fantozzi explore, essentiellement en sculpture. Elle ne peut pas se passer de travailler la matière, la résine, le plâtre, la mousse, l'acier, le bois, le verre, la céramique, bref tous les corps de métier l'occupent.

Elle est parfois son propre modèle, associant à petite dose une forme d'art saint sulpicien, une idée près personnelle du kitch et un air pop tant les couleurs sont franches et claires. Elisa s'empare de sa propre image - son personnage social de femme habillée simplement - pour la mettre en scène. Elle est comme une sainte endormie, accrochée au mur. Elle flotte extatique sur une eau bleue. Elle est évanouie ou alanguie dans les bras d'un puissant pape. Elle est assise et regarde en l'air, joyeuse. Elle semble flotter en l'air dans une robe de soie sauvage. Elle pourrait voler sans doute à la recherche d'une légèreté vitale pour faire face à la gravité du monde, à sa douleur. Elle collectionne les ailes de pigeons que sont chat lui offre. Elle façonne des ballons de baudruche pour soulever des montagnes. Elle joue avec un arc en ciel. Et, pour marcher sur des œufs, il faut savoir se faire légère.

Le merchandising catholique, cher aux grenouilles de bénitiers est souvent convoqué et allègrement détourné. Vierges couvertes de logos, vierges au ventre fendu d'un coquillage, références aux évangiles. Il y a sans doute une fascination de l'artiste pour cet art populaire qui prolifère près des miracles. Les alignements de dizaines de milliers de

vierges de toutes tailles, transformées en porte-clés ou en gourdes ont effectivement des allures d'installations artistiques aux lumières irisées. Elisa Fantozzi expérimente de nombreuses échelles. De la toute petite sculpture, discrète, associée ou non à des mots, aux pièces réalisées à sa taille, jusqu'à d'autres, immenses, pour des commandes publiques de grande envergure. Ses ateliers ont un air de cabinets de curiosités aux collections hétéroclites d'images et d'objets singuliers glanés au hasard de rencontres. Dans l'atelier, ces éléments disparates peuvent s'associer vers une forme plus élaborée pour faire œuvre. Ou non, c'est selon. Selon la durée d'un purgatoire à concaténation par exemple ou d'une association de textes, d'images et d'idées. Ainsi s'élabore une profondeur légère.

Philippe Saulle,
Commissaire d'exposition Sète Lisboa

JULIEN FARGETTON

PORTUGAL

Né en 1979 à Lyon (France), vit à Lisbonne.

Julien Fargetton crée une œuvre à la fois sculpturale, picturale, performative et collaborative. Il s'intéresse à l'expression de la réalité humaine : instable, brute, imprévisible, mais aussi puissante, évolutive et énergique. **Julien Fargetton** marche tour à tour sur les traces d'un explorateur, d'un inventeur et d'un anthropologue, qui exprime avec poésie et humour le contraire des formes de déterminisme du monde qui l'entoure. Inspiré par l'autoconstruction, il crée, à travers des pratiques de recyclage et d'adaptation de matériaux, des œuvres qui contiennent les processus par lesquels nous construisons nos identités.

Il a récemment été exposé en Allemagne, Bulgarie, Suisse et France. Engagé depuis plusieurs années dans divers collectifs, il est membre de la Floating University Berlin et du collectif El Warcha avec qui il a participé à la documenta fifteen de Kassel en 2022.



© Tous droits réservés

JULIEN FARGETTON

TENDRES DÉCHETS

Au premier abord, il y a une expression de l'absurde dans les divers travaux de Julien Fargetton mais à y regarder de plus près, beaucoup moins absurde que les nombreuses dérives que nous impose notre société contemporaine. Surtout quand il s'agit de déchets, gaspillage ou pollution. Ce ne sont pourtant pas là les thèmes de prédilection de Julien, mais ils reviennent souvent étant donné leur présence insistante dans nos paysages. L'artiste organise ses dérives poétiques. Il se ballade, dans les quartiers, sur les chemins ou les plages, en montagne ou en forêt, l'œil alerte, le pas long et docile. Inévitablement, il rencontre des objets abandonnés, perdus ou jetés, transportés par les courants d'air ou marins.

Une poubelle verte à roulette sur l'île du Frioul en face de Marseille... Elle indique qu'elle provient de Cogoletto à des centaines de kilomètres de là, en Italie. Transformée en sac à dos, la poubelle sera rapportée à sa propriétaire, la maire du village, après un périple à pieds de plusieurs semaines. Il écrit : « 400 kilomètres de marche, à expérimenter l'étroite terminologie qui sépare l'inutile, l'utile et le futile ». Ailleurs, un peu partout, il récolte des sachets plastiques de chips ou de cacahuètes qui traînent. Déchets vifs et colorés ballottés par les intempéries comme des tumbleweeds du Colorado... Par une sorte d'empathie et de respect, il observe et conserve la forme qu'ils ont. Leur fabrique des ridelles, sorte d'exosquelettes de petits bois, pour les maintenir dans la forme trouvée. Si légères sculptures de presque rien...

Sur les plages de Lisbonne, près d'un terrain vague à Segundo Torrão, il est stupéfait par l'amas de déchets qui s'amoncèle entre les bois flottés après la tempête. Des chaussures uniques, forcément, attirent son regard. Avec des bidons de détergent il

fait des mollets, puis avec des bois monte les jambes pour les coiffer d'une trogne. Ces étranges figures tragi-comiques pourraient nous évoquer la fameuse Jambe d'Alberto Giacometti qu'un Dali aurait coiffé d'une noix de coco....

Plus loin, dans les rues de Lisbonne, il récolte des boîtes vides de médicaments ou de nourriture, qu'il déplie et utilise au verso comme papier dessin. Ces formes dépliées invitent Julien Fargetton à imaginer des décors pour des saynètes d'intérieur surréalistes. Des rêves de poésie aux accidents picturaux. Des intérieurs bariolés et mystérieux, sortis du fin fond de sa mémoire ou comme d'anciens carnets trouvés d'un metteur en scène improbable. Ses grands dessins et peintures tiennent aussi de cet univers onirique.

Depuis des années, Julien Fargetton cherche à rassembler 21 grammes de sable du désert apporté à Lisbonne par le sirocco, qu'il récupère patiemment au pinceau sur les toits des voitures. Un hommage léger à l'âme de son grand-père, né en Algérie.

Philippe Saulle,
Commissaire d'exposition Sète Lisboa

AGNÈS FORNELLS

FRANCE

Née en 1974 à Béziers (France), vit à Montpellier (France).

Diplômée de l'Ecole supérieure des beaux-arts de Montpellier, **Agnès Fornells** a longtemps travaillé avec l'image photo et vidéo, dans laquelle une place importante est parfois faite aux mots. Son travail porte notamment sur l'espace public, ses usages et son occupation, en lien avec différentes expressions de la culture. Elle réalise ses images sans mise en scène, dans un espace social ou dans la rue. Ce matériau, capturé sur le vif, le plus souvent dans des villes qui lui sont étrangères, est ensuite remis en jeu par des choix de cadrage, de montage, de déplacement dans un autre contexte, voire par une interprétation dans un autre champ plastique. Une ouverture de son travail vers le volume et la céramique s'est mise en place à l'occasion d'une résidence à Artelinea en 2018. Elle a depuis expérimenté des pièces en volume selon un principe de "reconstitution" de situations d'objets photographiés, notamment dans la ville de Mexico.



© Galerie AL/MA, Montpellier, 2023

AGNÈS FORNELLS

LES MINES D'AGNÈS FORNELLS

Dans la rue qui monte au soleil morne et grand ouvert, des voix conseillent qu'on s'accoude aux fenêtres, pour voir passer les trains de luxe, au bord du ciel, à droite, par-dessus les arbustes du jardin de la gare. Un train écume et se rendort.

Des musiques diffuses rôdent. La vie antérieure émerge et chuchote.. Villes de songe, lorsqu'on pense à vos noms plaintifs, on prête l'oreille.. Il semble que des voix longues vous hèlent par-dessus les barrières et les chants des âges, et que des odeurs, comme des vieilluses, et que des fougères d'étoiles s'allument..

Léon-Paul Fargues

Agnès Fornells voit très clairement ce que personne ne regarde. Elle a fait sienne cette réflexion fameuse de Francis Alÿs : *Lorsque les rencontres sociales provoquent des situations sculpturales.* Appareil vissé au regard, elle déambule, marche, se ballade dans des villes qu'elle ne connaît pas, qu'elle apprend à connaître. À l'affût. Elle n'est pas stalker ou psychogéographe, quand bien même elle éprouve cette perception affective de l'espace urbain. Sa dérive est souvent arrêtée, ponctuée de choses, d'images, parfois de gens, souvent de mots qu'elle récolte.

Elle est dans une ville loin, étrangère et prélève des images, les stocke en prévisions des longues journées sédentaires, solitaire à l'atelier, chez elle.

En réalité les voyages d'Agnès sont ses mines. Être étrangère ailleurs aiguisé son regard. Lors de ses voyages elle accumule ces « pépites », comme elle dit, que les autochtones ne voient plus tant ils sont habitués ou lassés par les scènes qu'ils traversent quotidiennement. De retour à l'atelier le plus dense reste à faire. Trier, revoir, laisser reposer, voir à nouveau la récolte. Ainsi, le film *Viva la Saeta* s'est

construit des années après son voyage en Andalousie. Les rushes étaient sonores et en couleur. Le film aujourd'hui est un poignant muet en noir et blanc. Ailleurs les accumulations fortuites et bricolées que les mexicains appellent des *apartalugares* servent à réserver un stationnement. Elles sont honnies par les thuriféraires de l'ordre local et de la propreté. Ici, elles deviennent sculptures, faïence en trompe l'œil, après avoir été présentées en photographies sous forme d'une improbable collection. Il y a parfois des séries... Il y aura eu cette rencontre renversante avec une suite de reflets dans les flaques de pluie où nos repères tridimensionnels sont fortement perturbés. Perplexes, nous tentons de recomposer une image valide.

Agnès Fornells se joue aussi des espaces et de l'espace. Elle installe, par exemple, certaines images prises ailleurs dans une rue, une place, sur une façade abandonnée dans une autre ville. Ces décontextualisations confèrent à l'image présentée *hors-situ* un statut singulier d'autant qu'elle colle l'image dans un endroit qu'on pourrait dire idéal, par la taille et le point de vue. Ce statut singulier est en premier lieu dû au fait qu'il s'agit bien d'une œuvre d'art, dans la rue. C'est aussi une fenêtre triviale et temporelle vers un ailleurs. Ainsi, l'image installée par Agnès, hors de son contexte initial, est une sorte de porte spatio-temporelle qui nous observe.

Ainsi, les textes courts glanés sur les murs, en Espagne, au Mexique ou ailleurs procèdent-ils de la même manière. Elle les associe de façon parfois burlesque pour émettre une poésie qui se joue du sens, des langues et des origines.

Philippe Saulle,
Commissaire d'exposition Sète Lisboa

DAMIEN FRAGNON

FRANCE

Né en 1987 à Clermont-Ferrand (France), vit à Sète. Diplômé de l'Ecole supérieure d'art Annecy Alpes en 2015, **Damien Fragnon** s'installe à Lyon pendant 3 ans et bénéficie des ateliers du Grand-Large. Il expose dans différents lieux d'art tels La BF15, Kommet, Ceysson-Bénétière à Saint-Etienne, ainsi qu'à Chapelle XIV et la Villa Radet à Paris. En 2021, la ville de Sète lui attribue un atelier, il participe au projet Canal Royal avec le Centre d'art contemporain (CRAC) de Sète en partenariat avec Mécènes du Sud. En 2022, il expose en duo avec Naomi Maury à Mécènes du Sud.

Damien Fragnon intègre le laboratoire Espace cerveau de l'IAC qui l'emmène à exposer jusqu'en 2023 à la fondation Robert Ardouvin en Picardie. Début 2024 il reçoit le prix de la céramique européenne à Bruxelles. À mi-chemin entre récit d'anticipation et science, fantaisie et expérience de l'observation, ses pièces créent une ambiance qui incite à la rêverie. Damien Fragnon pose un regard sur l'environnement quotidien et les « délicates transformations » qui s'y opèrent. En « laborantin amateur », il réinterprète ce qui constitue notre cadre de vie et ce que nous en faisons, pour ouvrir la voie à un paysage du monde moins abîmé.



© Tous droits réservés

DAMIEN FRAGNON

FAIRE PIERRE

*Continuum, les roses microscopiques des diatomées
(.../...) les coupes annelées des coraux comme autant
de disques osseux, aux rais nombreux et minces,
cercles de lames convergentes, les canaux parallèle
des palmes, les étoiles des oursins ensevelissent dans
l'épaisseur de la roche des semis de symboles pour
une héraldique d'avant le blason.*

Roger Caillois : « Entre la vie : l'autre écriture »

Damien Fragnon se nourrit de pierres. Sur un plan sensible, artistique et intellectuel. Il cherche et rencontre différentes roches selon les réactions qu'elles pourraient avoir lors de cuisson. Mais avant tout, il souligne qu'elles sont partout, depuis toujours, qu'elle nourrissent la nature, qu'elles peuvent être liquides, gazeuses, solides, molles ou très dures. Elles sont la mémoire du monde, comme cet affleurement d'éclogite en Bretagne a plus de trois milliard d'années. Notre planète était alors en fusion, les météorites fondaient sur elle. Ou encore ce calcaire de centaines de millions d'années mémoire puissante du fond de l'océan, pétrification du vivant primitif poussé là- haut sur les montagnes par la tectonique des plaques... Elles se transforment d'état en état. Le temps du long maintenant est celui des pierres qui contiennent aussi des signes qui nous disent l'histoire du monde. Damien considère que les roches sont les digues qui nous protègent.

De ces roches broyées, il expérimente des émaux sur les céramiques qu'il façonne. Ces dernières relèvent le plus souvent de formes organiques et végétales, parfois les cheminées hydrothermales fournissent aussi des dessins. Il arrive qu'il les oublie quelques jours ou semaine dans la mer. Ainsi les céramiques se couvrent d'une vie minuscule et attrapent des couleurs de jardins.

Avec l'assiduité d'un naturaliste pétrographe ou d'un alchimiste joyeux, Damien Fragnon tente, expérimente, observe, tente à nouveau pour créer des surprises tant le façonnage et les cuissons restent à jamais improbables. Il se perd aussi sur les sentiers à farfouiller la terre. Chercher du cobalt dans les faïences ou de la barytine pour les bleus, des hématites pour le rouge sombre, du cuivre ou du chrome pour les verts, des terres d'ocre ou de l'antimoine pour les jaunes... Sur les céramiques de Damien Fragnon la vie paraît figée comme un instantané photographique fige le temps. Il préfère ne pas parler d'œuvre pour qualifier ses travaux, seule la nature fait œuvre. Or, il entretient avec elle une relation amoureuse qui inspire et nourrit ses recherches artistiques.

Philippe Saulle,
Commissaire d'exposition Sète Lisboa



PAULINE GUERRIER



© Tous droits réservés

PORTUGAL

Née en 1990 à Clamart (France), vit à Lisbonne (Portugal).

Pauline Guerrier a grandi dans une famille d'artistes passionnés. En 2009, elle intègre les Beaux-Arts de Paris, où elle débute dans l'atelier de Giuseppe Penone. **Pauline Guerrier** incarne un esprit nomade, établissant son atelier au gré de ses voyages à travers l'Italie, le Maroc, le Portugal, le Chili, le Bénin, et le Sénégal. Elle y puise inspiration et connaissances en collaborant avec des tisserands, des souffleurs de verre, des graveurs, des verriers et des mosaïstes. Dans sa quête inlassable de maîtriser les techniques artisanales du monde, **Pauline Guerrier** confronte les savoirs ancestraux aux enjeux contemporains, explorant des thèmes tels que l'écologie, la science, la foi et la superstition. Elle s'exprime à travers diverses formes artistiques, du dessin à la sculpture, en passant par la performance. Pour elle, le médium artistique n'est qu'un vecteur de message, un langage composé d'un alphabet de symboles destiné à transmettre des idées profondes. **Pauline Guerrier** puise son inspiration dans l'histoire de l'humanité, dans les savoir-faire ancestraux transmis de génération en génération tout comme dans les récits mythologiques.

PAULINE GUERRIER

FORMES DE MÉMOIRE FLUIDE

Tandis que par ses chants, le poète de Thrace suscite l'adhésion des forêts, des roches et des animaux sauvages, voici que les femmes ciconiennes, en plein égarement mental, dissimulées sous des peaux de bêtes aperçoivent du haut d'un tertre Orphée qui, frappant les cordes, accompagne son chant.
Ovide, *Les métamorphose*, Livre XI, *Mort d'Orphée*.

Pauline Guerrier est artiste des métamorphoses, de toutes sortes, celles produites par nos émotions en particulier. D'une énergie communicative et enthousiaste, elle puise au plus profonds des sciences, anthropologie, anatomie et neurosciences, des mythes, des contes ou des rituels à travers le monde et le temps pour nourrir ses inspirations. Ainsi, ses recherches artistiques forment un camaïeu synchrétique dont un dénominateur pourrait être la métamorphose du corps et de l'esprit provoquée par nos émois. Peinture, tissage, tapisserie, marqueterie de bois, de paille, de nacre ou de plumes, céramique, terre, verre, musique, textes... Pauline Guerrier s'ouvre à toutes les techniques pour une expression symbolique au plus près de ses révélations. Chacune de ses pièces trouve son origine dans une épiphanie. Il y a là, sans doute, une aptitude à la synesthésie, cette forme de perception simultanée où une sensation objective s'accompagne d'autres supplémentaires. Comme les chiffres font percevoir à certains des couleurs, nos métamorphoses corporelles et spirituelles évoquent à Pauline Guerrier des formes, des matières et des nuances nécessaires.

Inspirée par des planches anatomiques de cordes vocales et à partir d'expressions comme : extinction de voix, avoir la gorge nouée, le souffle coupé, rester sans voix, boire ses paroles, entendre

des voix...etc. Pauline Guerrier tisse et façonne les organes vocaux selon trois phases distinctes dans « Corde Vocali ». Le cri initial, l'enfance. La mue, l'adolescence. La voix de la sagesse.... La voix est un être-souffle, profond et singulier. Elle peut aussi accompagner ses grandes tentures de musique. Henry Purcell *Tis Nature's voice*, par exemple : *C'est la voix de la nature. À travers la forêt en mouvement, créatures comprises. Langue universelle à nulle autre pareille, de toutes ses races inconnues. D'elles, il a appris le puissant art qui courtise l'oreille ou frappe le cœur.../...Il charme les sens et captive l'esprit.*

Lorsqu'il nous arrive de vivre une émotion très forte, qu'elle soit amoureuse ou provoquée par la mort d'un proche ou autre stress traumatique, il se peut que notre cœur en garde une trace réelle. L'organe peut subir une déformation de ventricule. C'est le syndrome du cœur brisé ou « TakoTsubo ». Ce mot japonais désigne une amphore de terre cuite servant à piéger les poulpes. La blessure dans le cœur ressemble à ce petit vase. Pauline Guerrier façonne en verre la mémoire du trauma avec son souffle... à bout de souffle, souffle coupé, jusqu'au dernier souffle ou second souffle...

Lieux d'imaginaires collectifs, hors de nos brutales réalités, les hétérotopies induisent notre façon d'être au monde hors des sphères normées. Les sculptures faites de laines colorées tuftées sur un canevas de coton sont réalisées d'après les dessins de Pauline Guerrier sur les hauts plateaux de l'Himalaya en collaboration avec les artisans de Sibylle de Tavernost. L'artiste taille ensuite au rasoir dans la masse de la laine. Ici, les figures des « Hétérotopia » sont résolument intimes, comme si nos corps possédaient des creux secrets où l'on préserve une mémoire sublimée.

Philippe Saulle,
Commissaire d'exposition Sète Lisboa



VIR ANDRES HERA

FRANCE

Né-e en 1990 à Yauhquemehcan (Mexique), vit entre Montpellier (France) et Annecy (France).

Cinéaste et artiste, **Vir Andres** envisage ses projets comme des terrains de recherche labourés avec la complicité d'une communauté d'artistes et des lieux de production oscillant entre installations vidéo, image(s) en mouvement, pièces sonores et textuelles. Questionnant les multiples rapports entre réel et mémoire(s), iel interroge les h/Histoires vernaculaires et savantes pour inventer des récits émancipateurs et redéfinir le poids des histoires coloniales. Iel est diplômé-e du Mo.Co., du Fresnoy Studio National, iel poursuit un doctorat à l'Université du Québec à Montréal. Iel a réalisé des résidences à La Casa de Velazquez, Triangle-Asterides, entre autres, fait partie du comité éditorial de Qalqalah et enseigne à l'École expérimentale d'Annecy-Alpes.



© Dave Benett

VIR ANDRES HERA

PARTAGER LES FANTÔMES

« Chacun a une idée confuse d'un bien où son âme puisse se reposer ; il le désire, par suite, il s'efforce d'y atteindre. »

Dante, La divine Comédie

De désastres, Vir Andres Hera produit des images pleines d'une grâce sensuelle. Violences des colonisations, des états autoritaires, des injustices et préjugés toxiques aux douleurs personnelles, l'artiste cinéaste, trouve un chemin étroit sur lequel des personnages semblent vaguer dans la lumière, de lieux hantés en paysages puissants. Vir entretient de nombreux échanges épistolaires avec divers artistes, spécialistes, écrivains et penseurs qu'il cherche un jour ou l'autre à rassembler sur un site choisi. Ainsi est né, le projet au long cours *Le Daftar* qu'il conduit comme on élabore un jardin flottant, un chinampa, un espace cultivé, partagé où chaque plante et chaque être a besoin des autres. Une idée de permaculture sociale où les échanges qui précédaient de façon virtuelle prennent corps peu à peu, ensemble, dans un décor donné. La caméra tourne. Au Portugal. Elle saisit ce qui se passe, ce qui s'échange, sans plan pré-établi pour capter les impressions premières. Une version de *Le Daftar* a été présentée l'an dernier à Montpellier sous forme d'une installation, cinq écrans et dispositif sonore pour plus de dix heures de film cumulées. A Lisbonne, Vir Andres Hera présente une version courte de 20mn, inédite, en salle de cinéma.

Dans les jardins du Musée Paul Valéry à Sète, à l'ombre de la falaise du phare, Vir performe avec sa maman. Une action en cours d'écriture qui relate l'assassinat du père de l'artiste. Il écrit : *« Quand mon père fut assassiné, j'ai ressenti un vertige similaire à celui que Dante a senti devant les portes de l'enfer, lorsqu'il a dû abandonner "toute espérance" ; j'ai su que je devais rentrer au Mexique pour identifier son corps défiguré dans une morgue, mais je suis arrivé trop tard, on avait déjà mis ses morceaux dans le cercueil, le couvercle était fermé. Ce sont ma*

mère et la maîtresse de mon père qui ont reconnu son corps, les assassins lui ont déchiré le faciès ; pendant ce voyage je n'arrive pas à sentir la joie que presque tous les voyages me procurent, le sentiment magique d'être un voyageur dans le temps, j'avais plutôt l'impression que le temps me lacerait et me découpait en morceaux moi aussi. Nous avons pleuré sur sa tombe, nous l'avons enterré, à ce moment-là je ne me sentais plus comme un être de chair et d'os, je me suis senti comme une grisaille volatile et terne sur laquelle l'émotion de deuil se transfigurait et prenait forme. Deux jours après, on a reçu l'appel de la police : ils avaient besoin de déterrer le corps pour prendre des empreintes, ma mère et moi sommes retournés au cimetière pour en être témoins, il pleuvait ce jour là, les portes du cimetière semblaient fermées et on a attendu longtemps jusqu'à ce que ma mère soit sortie de la voiture et d'un pas violent elle s'est précipitée vers l'entrée se tachant les vêtements de boue. A ce moment-là, ma mère s'est transfigurée en Beatrix, et moi en Dante. Nous nous sommes dirigés vers l'entrée de l'enfer que nous devons franchir ensemble, nous avons forcé le verrou de la porte jusqu'à ce qu'il cède, quand nous sommes arrivés devant la tombe la police était déjà là, ils étaient une dizaine, il y en avait même un qui filmait avec un drone. Quand ils ont ouvert le cercueil j'ai vu le corps morcelé de mon père, c'était le corps d'un fantôme qui par un hasard ressuscitait, le corps d'un christ qui se dévoilait devant moi, pas triomphalement, un corps qui ayant disparu à un point dans l'histoire, réapparaissait plus tard, survivant dans le limbe encore mal défini d'une mémoire collective, survivant fantômalement à sa propre mort, qui me rappelait que moi aussi j'étais un fantôme qui marche, ainsi j'ai fait mes adieux. »

Philippe Saulle,
Commissaire d'exposition Sète Lisboa

ÎLE / MER / FROID

FRANCE

Vit entre Sète, Marseille, Paris et l'Aveyron.

Formé en 2014, **Île/Mer/Froid** est le corps commun qui réunit **Hugo Lemaire** et **Boris Geoffroy**, et dont les empreintes dessinent les formes, le paysage dans lequel il évolue, et le bestiaire qui le hante. Puisant à la fois dans les savoirs vernaculaires, les arts populaires et les formes et matières qui l'environnent, une sculpture concrète et empirique prend vie, entre documentaire et représentation. Constructions spontanées à la matérialité brute, sculptures zoomorphes, motifs végétaux, mobilier de fortune, objets utilitaires enregistrent l'environnement et ses ressources, l'énergie des expérimentations communes, et composent un vaste vocabulaire en mouvement qui célèbre le sauvage, les rencontres et l'expérience du paysage. Pratique longtemps nomade, les territoires dans lesquels elle se déploie (de Rome à la Borne, de Sète à Brest en passant par le Cantal, la Lozère, l'Aveyron, le Larzac...) composent une géographie intime constitutive de son identité, et que vient augmenter chaque nouvelle expérience.



© Tous droits réservés

ÎLE / MER / FROID

ÎLE/MER/FROID SUR LE POINT CHAUD

Hugo Lemaire & Boris Geoffroy

De résidences en résidences, souvent loin, seuls au milieu des forêts, au bout des chemins, sur les plateaux de l'Aubrac ou sur les pentes du Plomb du Cantal, dans le sud de l'Aveyron, au creux des Cévennes, ou ailleurs.

Dans le jardin Lecoq de Clermont. Vous les trouverez au son de la tronçonneuse au fond du parc. Ils travaillent une énorme pièce de séquoia géant que les services ont abattus parce qu'il était trop grand, ses branches majestueuses risquaient de tomber sur les passants. Triste destin. Un arbre qui peut atteindre plus de cent mètres de haut, un immeuble de 30 étages... Le bois rose récite sa forme que les quatre mains caressent. Hugo Lemaire et Boris Geoffroy, tandem d'artistes depuis des années, s'adaptent aux gens et aux lieux qui les accueillent, adaptent leur travail en fonction des matériaux, des matières et des techniques rencontrées sur place. Ils revisitent les gestes anciens, rénovent des outils abandonnés, inventent des procédés, piochent dans les mémoires locales, les pratiques vernaculaires, mais ils poursuivent leur propre projet, artistique, politique et social. Les techniques ne sont pas un frein à leurs recherches. S'il faut construire un four, retaper une archaïque boudineuse ou refaire un toit pour abriter les œuvres en cours, ces activités de forçat font partie intégrante de leur démarche intellectuelle et artistique dans ce temps du long maintenant. Il ne peut pas y avoir d'urgence puisque les rencontres avec les choses, les paysages et les gens se font au rythme naturel. Les troncs d'arbres inspirent des céramiques, les fleurs produisent des couleurs sur de grandes pièces de tissus, souvent des draps, les terres et les pierres broyées révèlent leurs teintes à la cuisson, les poudres minérales fondent en

émaux. Ce qui se produit se produit. Ils n'ont pas de formes brutalement préconçues. Ils dialoguent avec les éléments, écoutent ce qu'ils travaillent. C'est la qualité de cette rencontre qui déterminera celle de la pièce finie. C'est une autonomie décroissante, une émancipation active et adaptable, pas dogmatique, juste ne pas dépendre de quoi que ce soit.

Parce qu'ils ont rencontré la terre et sa cuisson il y a quatre ans, à La Borne, où l'on cuit depuis le 13ème siècle, ces techniques pourront s'imposer ailleurs. Ce petit village du Cher a toujours accueilli des potiers, des potières. Le sol fournit là un grès robuste assez brut, fameuses marnes de La Puisaye et les grands fours au bois sont alimentés par les forêts puissantes des alentours. C'est un paysage agricole et forestier, une contrée humide où la nature reprend sa place dès que l'homme s'absente. Le grès est riche en silice. Il produit une terre de cuisson qui a surtout servi jusqu'au 19ème siècle aux usages quotidiens de pots, vase et vaisselle rurale et robuste. Le dégourdi cuit entre 800 et 1000 degrés permet d'obtenir une pièce poreuse qui accueillera l'émail ou la vitrification lors d'une deuxième cuisson à plus de 1200 degrés. C'est un art du feu - ici ils sont terribles - dans les fours couchés à tirage oblique. Les cuissons y sont mutualisées jusqu'à ce qu'un grand four soit plein. C'est tout près de La Borne auprès d'Hervé Rousseau que Hugo et Boris ont appris à façonner la terre, la cuire, l'émailler. Il leur a ouvert grand la porte de son noborigama, un four à bois à plusieurs chambres d'inspiration chinoise, qu'on appelle aussi four dragon. Aujourd'hui, avec Hervé, Boris et Hugo répondent à une commande à six mains du Centre National des Arts Plastiques. La céramique ici s'est aussi émancipée de la vaisselle. Mais il y a une spécificité à La Borne depuis le milieu du 19ème siècle avec la dynastie Talbot, potiers-

imagiers de grand père en petite-fille. Marie Talbot est une figure majeure de cette tradition populaire, de ces céramiques à la fois rurales et délicates avec personnages, animaux, végétaux. La Borne en avait fait sa spécialité. Plus tard, entre les deux guerres, la plupart des fours se sont éteints. Ce n'est que dans les années 60 que quelques grandes figures de l'art du feu se sont retrouvés sur ces terres pour relancer cette activité endémique.

Il y a donc quatre ans, Boris et Hugo devaient rester six semaines en résidence. Mais de cuissons en façonnages, de constructions de briques et de bois en nuits de veilles, de balades en rencontres, ils y retournent chaque année afin de poursuivre leur chemin céramique. Il y a quelques mois, inspirés par la dynastie Talbot mais plus encore par les paysages alentours, ils ont réalisé une série de nouvelles pièces exposées en octobre dernier. Des corbeaux hirsutes aux attitudes vives, qu'on appelle dans le Berry des « couales », côtoient des urnes aux formes rondes placées au pieds de grandes pièces de tissus teint. Une atmosphère quasi hiératique sourd de cette installation. Ses figures animales évoquent les épis de faîtages que l'on fixait dans cette région sur le toit des maisons. Un art populaire pour bannir les mauvais esprits et protéger le foyer. La mauvaise image du corbeau est aujourd'hui dominante alors que depuis toujours, il est associé au passage, messagers d'ailleurs, à l'intelligence et cohésion de groupe remarquable. C'est que les corvidés ont été déclarés nuisibles. On en tue des centaines de milliers en France chaque année pour protéger les cultures... Choucas, séquoia et tant d'autres victimes du fonctionnalisme...

Vallée de Brezons. À égale distance du pôle Nord et de l'équateur. Vallée au milles sources, terre d'aubrac et de burons entre Aurillac et Saint Flour.

A deux pas du Parc naturel régional des volcans d'Auvergne... Où il y a quarante fois plus de vaches que d'habitants qui eux ne sont là que trois au quatre au kilomètre carré. Pourtant le paysage est absolument magnifique. Une vaste vallée glacière en auge que Haroun Tazieff qualifiait de plus belle du monde. C'est un paysage minéral de basaltes ou phonolites, couvert sur les pentes du Plomb du Cantal de profondes hêtraies. La vallée est surplombée par un étrange bouchon de lave, le rocher de La Boyle à tête de lion en orgues basaltiques. C'est puissant. Au loin, ces immenses vallées ont un air de Mongolie tel qu'on imagine ces espaces sidérants. Le massif volcanique du Cantal fini de s'édifier il y a quatre millions d'années. Puis il est rongé par les intempéries et les glaciations jusqu'à la dernière, il y a vingt mille ans. Elle a laissé des traces... des drumlins en forme de dos de baleine allongé, reliquat d'anciennes moraines transportées par les glaces. Le village est simple et beau, construit en pierre aux toits de lauzes ou ardoises, rues étroites, église du 11ème siècle, donjon et ruines de château, moulin à eau, four à pain et les burons.

Sur les pentes du Plomb, les pâturages d'estive sont en a-plat vert émeraude clair au printemps où quelques burons dérivent. Cabanes de bergers, traditionnellement construites en voûte plein cintre à l'aide de pierres locales elles peuvent aussi, pour les plus récentes, affleurer comme les cristaux de staurotides surgissent des gneiss. C'est dans un de ces burons que Hugo et Boris ont séjourné en résidence invités par la biennale de Saint Flour Communauté.

La question cruciale que Boris et Hugo se posent est : comment s'installer dans ce paysage pour tenter d'y concevoir des pièces uniques. L'art est-il utile ici et si oui de quelle façon ? Il y a donc un temps d'observation jalonné de nombreux dessins sur



le motifs, comme une sorte de repérage qui s'affine au fil des jours. Grottes de fées, cascades, repères de sorcières, arbres tordus, stèles anciennes, terrier de guêpes maçonnes, nids d'oiseaux, etc... sur le chemin vers le Plomb. Après cette étape de prise de notes dessinées, la recherche de matériaux. Il a fallu faire venir, finalement, de la terre de Saint Aman et des laves de Bouzentes, les poteries locales ayant fermé depuis belle lurette. Sur les bords de chemins et dans les pâturages se dressent des trognes. Ce sont des arbres, souvent des mûriers platanes, mais aussi chênes, ormes ou charmes, que les hommes élaguent radicalement pour les transformer en larges parasols. Ou bien pour produire des rejets qui seront transformés en piquets. En été ils prodiguent une ombre épaisse pour les bêtes. En hiver, ils ne sont plus que des troncs couverts de boursouflures, cicatrices des coupes et trous utiles aux oiseaux. C'est cette forme qui s'est imposée aux artistes pour une interprétation en céramique qui tient d'un syncrétisme vernaculaire entre les mondes. Les pièces façonnées à la main au colombin s'élèvent peu à peu, faites d'accidents et de rehauts. Le vocabulaire pastoral du forestier s'enrichit de celui du potier. La mémoire de formes usuelles, bols, cols, becs ou anses vient se greffer sur celles du végétal, nœuds, rejets, écorces ou racines. Séchées, puis cuites dans un four construit récemment pour elles en Aveyron, les trognes sont ensuite émaillées avec la lave de Bouzentes, pour un glacis noir corbeau. Hautes d'un peu moins d'un mètre, à l'échelle des bras de Boris et Hugo, les pièces sont transportées lors de l'estive fin mai pour jalonner le chemin qui monte à travers le pâturage. Elles redescendront à l'hiverne au mois d'octobre.

Il y a dans ces trognes des rêves d'Alice, période vache de Magritte, des choses marines, des pareidolies insensées, des difformités attachantes que nos

mains caressent comme pour calmer la colère. Les choucas et les buses en feront sans doute des pieux de veille...

Philippe Saulle,
Commissaire d'exposition Sète Lisboa



SAM KRACK

FRANCE

Né en 1993 à Dudelange (Luxembourg), vit à Sète et au Luxembourg.

D'abord éleveur de pigeons voyageurs sur le toit de l'école des beaux-arts de Montpellier, **Sam Krack** se met à peindre durant la période de confinement. Il retrouve alors la lenteur de l'action, qui structure le temps, le comble, dans une dynamique de la quotidienneté. Le rapport entre la photographie fonctionnelle, marchande, notamment sur internet, et le système de valeur associé au médium pictural devient dès lors son sujet de prédilection, allant de pair avec une confrontation des « mondes de l'art » au capitalisme ordinaire. Dans une lignée duchampienne de l'indifférence de l'objet choisi, l'artiste reproduit sur toile les clichés de l'état des lieux de son appartement et fixe le prix de ses œuvres à la mesure de la caution de location. Avec une ironie mordante, l'artiste guette dans les images banales les réminiscences fortuites des mythes et symboles associés à l'histoire de la peinture.

Maud Marron-Wojewodzki



© Laurent Vilarem

SAM KRACK

L'ÉCHANGE – CHAMBRE D'AMI

La pièce, une intervention artistique de Sam Krack pour Sète-Lisbonne, consiste à échanger son appartement contre la Galerie Zoom. C'est que l'artiste est le voisin du dessus. La galerie d'art se trouve donc investie par les affaires et le mobilier de Sam Krack, tandis que les expositions prennent place à l'étage dans son appartement. Il y a eu des précédents dans l'histoire de l'art à de telles actions. « Chambres d'amis » de Yann Hoet en 1984, invitait une cinquantaine d'artistes internationaux dans des appartements de la ville de Gand, une critique directe des lieux de cultes aux murs blancs... « Kitchen Show » de Hans Ulrich Obrist, invitait lui aussi de nombreux artistes à investir des cuisines de particuliers. « Il s'agissait d'organiser une exposition dans un cadre très peu spectaculaire » précisait le curateur. Le petit village de Fiac dans le Tarn devient à la fin des années 90, un lieu d'exposition et de résidences chez l'habitant. Aujourd'hui de grandes galeries organisent elles aussi des expositions chez des particuliers, déplaçant ainsi l'art vers des lieux conviviaux, familiaux et plus intimes que les *whites cubes*.

Sam Krack travaille depuis longtemps la question de l'habitat domestique et ses paysages, s'inspire des relations parfois tendues entre loueurs et locataires, des sinistres qui surviennent, autant que ce florilège d'objets sans qualité qui s'invitent dans nos espaces privés. Au départ, il récupère des photographies souvent de mauvaise qualité qui ont un statut de témoignage concret, comme ces objets vendus sur le bon coin, ces moisissures ou petits accidents relevés par le loueur lors de la remise de

caution ou encore ces défauts de pose de lino pour l'assurance. Autant de mauvaises photographies dans un domicile qui n'ont d'existence que pour leur qualité de preuve. A partir de ces clichés, Sam Krack s'aventure en peinture, avec patience. Les banalités transfigurées que Sam Krack réalise avec une certaine ironie, se présentent en séries de tableaux à l'huile et acrylique aux formats identiques. Pour la première exposition de « L'Etat des lieux » en 2022, 19 toiles sont accrochées aux côtés du fac-similé des documents produits par l'agent immobilier dans l'appartement même, objet de litiges, pour une mise en abîme ou plutôt un reflet poétique de nos tracas domestiques.

Le dégât des eaux devient par mimétisme pictural une tentative d'immersion dans la matière des moisissures. Les mauvaises photos de détails de lino mal posés, prises par l'assureur sont interprétées en peinture par Sam Krack. Il joue ainsi avec une abstraction géométrique chère aux néo-géo qui faisaient de l'usage d'éléments domestiques leur matière de prédilection... Ainsi vont les choses... ici avec cette dérision légère qui dit nos contingences quotidiennes.

Philippe Saulle,
Commissaire d'exposition Sète Lisboa

RAPHAËL KUNTZ

FRANCE

Né en 1979 à Mulhouse, vit à Sète.

Raphaël Kuntz est diplômé de l'Ecole nationale supérieure des beaux-arts de Lyon et du Studio national arts contemporains Le Fresnoy de Tourcoing en 2008. Artiste passionné par le multimédia, il démarre une carrière de régisseur 3D en décors, modelling, lightning texturing et setting up pour les films et les jeux vidéos.

Dans sa pratique artistique, **Raphaël Kuntz** travaille notamment à la réalisation d'une série de dessins augmentés sur l'histoire d'amour entre une montagne et un nuage. La lecture de ce récit se fait au moyen d'une application smartphone.



© Tous droits réservés

RAPHAËL KUNTZ

LA RENCONTRE

Acte III

« Il est de ces nuages qui se dressent sur l'horizon en forme de véritables montagnes.../... A peine leur durée est-elle de quelques heures, tandis que celle des monts de pierre est de millions d'années ; mais en réalité la différence est-elle donc si grande ? Relativement à la vie du globe, nuages et montagnes sont également des phénomènes d'un jour. Minutes et siècles se confondent, lorsqu'ils se sont engouffrés dans l'abîme du temps. »

Elisée Reclus, Histoire d'une montagne

Le ballon d'Alsace aussi appelé le ballon Giromagny, au sud des Vosges, culmine à 1247 mètres. Il est pris dans un effet de foehn qui attire des nuages sur son sommet, des cumulus fractus le plus souvent, de petits nuages déchiquetés s'y accrochent et indiquent la présence d'un rotor à sa base formant une onde orographique typique du foehn. Les vignobles sur les pentes y bourgeonnent. C'est dans les parages ce cette particularité atmosphérique nécessaire à la rencontre entre un nuage et une montagne que Raphaël Kuntz nous emmène. Cette histoire d'amour a commencé il y a quelques années. Elle sera faite de cinq actes. Le premier tentait la présentation dessinée des protagonistes, disons une formulation graphique de chacun. Le second intégrait les oiseaux, témoins et messagers. Ici nous assistons au troisième acte : la rencontre. Nous traversons les forêts sombres. Les lichens vert de gris se suspendent aux branches des pins géants. La mousse y tapisse la terre. Des décombres de béton et de ferraille surgissent de l'humus le long des chemins forestiers. Un ancien barrage rudimentaire, construit il y a très longtemps par les allemands retient encore l'eau d'un petit lac

triangulaire. C'est là, tout près, sur un parking mangé par la nature que deux chaises banales témoignent de la rencontre entre le nuage et la montagne. L'artiste tourne autour de cette rencontre, de ces deux chaises, à raison de cent fois 3,6° pour une série de 100 dessins. Au dos des œuvres un QR code glisse l'acquéreur vers quelques fractales informations sur la rencontre, une des portes d'entrée du projet.

Les deux chaises sont disposées en conversation, essence de la rencontre, intrinsèques. Sont-elles réelles ? On imagine la montagne hésitante, suivre un chemin inhérent à sa propre peau, comme on suivrait le cours d'une de nos veines. On imagine le nuage, dans un état gazeux forcément, ému par la perspective proche, sinuer entre les grands pins. Tous deux vont au rendez-vous.

Equipés d'optiques de réalité virtuelles, les visiteurs prennent un chemin parmi les quatre possibles. Nord, Sud, Est, Ouest. Tous convergent vers la rencontre. Les chemins sont très différents, les expériences visuelles aussi, les sons, les musiques, les ambiances. Certains jusqu'à l'évanouissement virtuel. Il arrive que nous traversons des arbres. Nous voyons au-travers d'eux comme la pluie. Nous ressentons l'ascension vigoureuse vers les nuages, pris dans le tourbillon planétaire de Coriolis...

Philippe Saulle,
Commissaire d'exposition Sète Lisboa

ZOÉ LAKHNATI

FRANCE

Zoé Lakhnati est une artiste chorégraphique basée entre Bruxelles et Sète. Elle est diplômée en danse classique du Conservatoire national supérieur de musique et de danse de Lyon en 2019 et de P.A.R.T.S (Bruxelles) en 2022. **Zoé Lakhnati** collabore en tant que danseuse interprète pour des chorégraphes tels que Mette Ingvartsen, Leïla Ka, Georges Labbat ou Némó Flouret et a travaillé en tant qu'assistante pour Robyn Orlin et actuellement pour Dimitri Chamblas. En 2021, elle crée le laboratoire De l'impertinence, une résidence artistique et un événement pour la danse à Sète, en collaboration avec Dora Pentchev. Elles invitent des artistes à venir travailler à Sète, notamment pour créer au sein d'espaces de musée, de galerie ou encore d'espaces non dédiés et d'espaces publics. En 2022, elle chorégraphie le duo *Where the fuck am I ?* avec Per-Anders Kraudy Solli et en décembre 2024, aura lieu la première de sa nouvelle pièce en solo.



© Tous droits réservés

LES CRAFTIES

FRANCE



© Tous droits réservés

Jeanne Martin-Taton est née en 1994 à Montpellier, vit et travaille à Sète. **Marie-Marie Vergne** est née en 1994 à Arles, vit et travaille à Sète.

Les Crafties fondent leur studio en 2018, conjuguant d'importants bagages en arts appliqués acquis au fil de formations dans des écoles prestigieuses à Paris, Lyon, Genève et Bruxelles. Révélées par la villa Noailles lors du festival Design Parade Toulon 2018 dont elles sont finalistes, elles collaborent depuis avec une diversité de contextes et de commanditaires. Elles répondent ainsi à des invitations d'India Mahdavi, de Claude Cartier ou d'Hermès à concevoir des environnements à la volupté caractéristique. Leur vocabulaire se distingue par sa fougue plastique et l'utilisation systématique de matériaux souples, généralement des rebuts de l'industrie du vêtement revalorisés. Un goût pour le décoratif s'exprime sans complexe par la synthèse de recherches sur la tapisserie, la peinture, et les arts qui vont au mur. Le binôme œuvre par le patchwork et l'appliqué pour confectionner à quatre mains des fresques textiles, avec une prédilection pour le grandiloquent. Une surface ornementale se déploie. À la fois toile de fond et rideau de scène, la pièce iconique de leur répertoire consiste en un vaste panoramique activant le théâtre domestique.

Joël Riff

LES CRAFTIES

FAIRE SIGNE

Je ne puis pas distinguer entre le sentiment que j'ai de la vie et la façon dont je le traduis.../... J'ai tenté de créer un milieu cristallin pour l'esprit.

Henri Matisse

(à propos de papiers découpés inspirés par les lumières d'Océanie)

Alors que, durant les terribles désastres du XXème siècle, certains artistes dénonçaient l'horreur en s'engageant sur ces thèmes dans leur pratique artistique, Henri Matisse poursuivait ses recherches sur la couleur, peignait des fleurs, découpait ses gouaches. «Comment puis-je servir?» demande t'il au ministre de la guerre. «En continuant, comme vous le faites, à bien peindre!». Dessiner des formes simples, explorer les forces de la couleur contribue aussi à lutter contre la gravité du monde. Ailleurs des esprits grincheux ont pu dire que Lily Van Der Stokker était fleur bleue... Ainsi va la légèreté.

Les Crafties - Marie-Marie Vergne et Jeanne Martin-Taton associées en duo depuis 2018 - abordent une certaine idée du plaisir. Leur matière principale est le tissu. La soie, le coton ou le lin qu'elle travaillent en appliqué ou patchwork afin d'élaborer de grandes tentures destinées à produire des espaces spécifiques, panoramiques, dans lesquels le spectateur peut s'immerger. Les coupons de toiles sont souvent récupérés, lavés puis teints avec des pigments naturels selon des procédés ancestraux. Un gros chaudron, de l'eau, de la chaux, un peu de fructose, du sel parfois et des pigments bien sûr, minéraux ou végétaux... Puis des bains successifs jusqu'à ce que la cuve de teinture se « décharge ». C'est une surprise souvent, de celle que l'on peut rencontrer lors de cuissons céramique. La façon avec laquelle réagissent un tissu et un pigment

est à chaque fois une découverte. La soie, le coton, la laine ou le lin prennent la couleur différemment offrant ainsi une palette de matières et de camaïeux variés.

Cherchant des formes simples ou plus élaborées, dans la nature autant que dans leur paysage domestique, Les Crafties créent des signes épurés. La composition s'élabore par dessins successifs et juxtapositions des formes vers une maquette à l'échelle. Le répertoire des signes est instinctif, comme dirait Matisse, glané en photographies, en croquis ou en recherches d'images en bibliothèque. Ici la mer, algues, coquillages, sandales, micro-organismes, étoiles, crabes, etc. et la terre, fourmis, escargots, papillon, caquettes et autres petits éléments sans qualité. Chaque signe est découpés puis appliqués sur le tissu-support. Les fables et légendes locales viennent aussi nourrir le dessin... Du décoratif comme viatique d'une sociologie du plaisir.

Philippe Saulle,
Commissaire d'exposition Sète Lisboa

MANUELA MARQUES

PORTUGAL

Née au Portugal, vit et travaille à Paris.

Manuela Marques est représentée par la galerie Anne Barrault à Paris et la galerie Rui Freire à Lisbonne. De nombreuses expositions personnelles ont été consacrées à son travail, notamment entre 2022 et 2023, au Musée André Malraux du Havre, au Centre d'Art du Domaine de Kerguéhennec et au Museu Nacional de Arte Contemporânea de Lisbonne (MNAC). En 2019, c'est à Arquipelago Arts Center à Sao Miguel (Açores), au Musée de Lodève et au CYEL de La Roche-sur-Yon que son travail est montré. Son travail a également été montré dans de nombreuses institutions étrangères comme en 2017 au Musée Calouste-Gulbenkian de Lisbonne ou à la Estação Pinacoteca de Sao Paulo. Elle est en outre lauréate du prix Besphoto 2011 et le Museu Coleção Berardo a accueilli son travail à cette occasion. Plusieurs critiques et historiens de l'art ont écrit sur son travail, parmi lesquels : Gilles A.Tiberghien, Michel Poivert, Sérgio Mah, Jacinto Lageira, Lisette Lagnado, Léa Bismuth, Emilia Tavares... Plusieurs monographies sont parues aux éditions Loco.



© Tous droits réservés

MANUELA MARQUES

PAYSAGES, FORCÉMENT

Les obsidiennes reflètent l'ombre plutôt que l'image
des êtres et des choses.

Roger Caillois

Des images... de feuilles, de pierres, de terre, de graines, de fleurs sèches, de lichens, d'arbres, d'eau, de feu, de cieux, de nuages et de vent sont les paysages de Manuela Marques. Et des couleurs. Souvent puissantes. Pas d'humains ou très peu... ni aucune de ses interventions, pas de constructions, pas de traces de ceux-là. Images, qui sont plutôt des visions, au bord d'une réalité tangible qui inquiètent le regard. Ce que chacun de nous pourrait voir avec un peu d'attention en se promenant sur les chemins, en montagne, en forêt ou en garrigue devient dans l'œil de Manuel Marques un étrange monde en soi. Les échelles, les lumières, les points de vue, les couleurs, les ombres rien ne semble vraiment réel. C'est qu'elle explore ce qu'elle voit. Elle cherche plus au fond pour ouvrir des champs visuels inattendus. Il arrive aussi qu'elle apporte des reflets, qu'elle attende des heures, qu'elle surprenne un instant improbable, qu'elle ait de la chance aussi... parfois. Peut-être y a-t-il aussi une part de magie, de celle que rapporte - encore - Roger Caillois : « *On trouve la pierre Che-Yen à Yum Ling. Elle vole, mais seulement les jours de grande chaleur : lorsque s'élève alors un vent violent mêlé de pluie, il entraîne cette pierre qui tourbillonne avec lui en rasant le sol.* » Ou plus loin : « *Dans la grotte de Ton-Yang il existe une cascade où volent les jades froids.* »¹

De ces détails, qu'elle organise souvent avec minutie, elle nous entraîne vers des paysages. Il arrive même que ces derniers deviennent une matière indéchiffrable à nos yeux. L'ombre y est si noire, les contrastes tellement graphiques que nous

ne savons plus. Un plan d'eau peut aussi s'étendre à l'infini. Les nuages sont renversés, leurs formes accentuées par la malice d'un obturateur.

Dans son atelier, à Paris ou à Lisbonne, Manuela Marques prend des notes photographiques, bricole des essais et des gestes, trie ses récoltes, imagine des sons. Ces recherches esquissées au quotidien seront peut-être les croquis de travaux à venir. Alors, elle quitte les capitales pour aller vérifier les possibles de ses inspirations. Il lui faut les reliefs puissants des Açores ou l'âpreté du Larzac pour trouver ce que recèle la nature dans ce qu'elle a de plus net, de plus abrupt. Mais le plus souvent, la nature la conduit. Et ce sont d'improbables rencontres avec un ciel, du vent, des pierres, de l'eau qui forceront son regard. Elle peut y revenir à plusieurs reprises pour une tentative d'épuisement d'un sujet-objet ou ne faire qu'une image soudaine. Elle est à l'affût tout autant qu'elle sait disposer ses pièges.

Philippe Saulle,
Commissaire d'exposition Sète Lisboa

¹ Roger Caillois, *La lecture des pierres*, édition Xavier Barral, (1970 - 2015)

NAOMI MAURY

FRANCE



© Tous droits réservés

Née en 1991 à Bédarieux (France), vit à Sète.
Suite à l'obtention de son diplôme à l'École supérieure d'art d'Annecy Alpes en 2015. Elle enchaîne alors les projets d'expositions individuelles, en duo ou collectives. En 2019, elle part en résidence en Thaïlande avec le soutien de l'Institut Français puis expose pour la Biennale de Lyon à l'Institut d'art contemporain de Villeurbanne. Fin 2020, elle est en résidence en Islande et expose à L'Assaut de la menuiserie à Saint-Etienne pour sa première exposition personnelle. **Naomi Maury** crée des environnements sensoriels immersifs qui s'attachent à interconnecter des éléments de factures diverses et convoquent la figure du cyborg, hybride de machine et d'organisme vivant. Elle cherche à dépasser les frontières rigides entre vivants et non-vivants, et milite pour une coexistence multi-espèces coopérative et non-discriminatoire. Durant sa résidence à la Villa Médicis elle va mener des recherches sur la protection de l'armure des gladiateurs, le soin, les espèces humaines et non humaines abîmées, atrophiées, restreintes, disparues de l'Antiquité. En 2021, **Naomi Maury** est lauréate du Prix Mezzanine sud aux Abattoirs à Toulouse où elle expose une installation sensorielle et immersive et présente en 2023 une exposition personnelle au musée régional d'art contemporain Occitanie (MRAC).

NAOMI MAURY

DES FLEURS D'APPAREIL

Amélioration... peut parfois passer pour une diminution. Nous pourrions considérer que diminuer notre tendance atavique à l'avoir, à l'accumulation – qui nous rend si vulnérables aux sirènes de la société de consommation, pourrait se traduire par une véritable amélioration de notre relation aux choses, aux ressources et aux personnes.

Marc Roux,

Transhumanisme in revue Corps et Psychisme

Les recherches et inspirations de Naomi Maury couvrent des périodes temporelles et spatiales immenses. De la vie organique, végétale, animale ou minérale depuis que le monde est monde, en passant par notre présent et l'intervention humaine high tech, médicale ou industrielle sur nos corps, vers l'avenir par l'imbrication intime de la machine et du corps que l'on nous promet dans certains scénarios méta-humains. La prothèse ou l'orthèse, sont le fil d'Ariane des travaux de l'artiste qu'elle souligne de lumière, de son, de chants, de textes et d'actions. Squelettes externes de coléoptères, d'animaux marins, mollusques, écorces, gangues à la biomécanique parfaite, aux appareillages complexes et brutaux pour assister ou contraindre le corps humain, jusqu'aux anticipations cyborg, Naomi Maury se nourrit de sciences... médecine, biologie, anthropologie et de nature.

Ses exosquelettes augmentent ou diminuent le corps. Ils pourraient être portés pour aider le geste, mais ils sont aussi comme si la machine avait poussé de façon contagieuse à fleur de peau. Ainsi, ces sculptures métalliques, organiques et lumineuses ne font pas l'apologie d'un transhumanisme rêvé où « les dieux sont morts, nous voulons désormais que le surhumain vive »

(Nietzsche). Elles sont nourries de rêves poétiques cyborg loin d'anciennes dualités. Dans les films et performances de Naomi Maury, les exosquelettes semblent comme subis par des humains impassibles et neutres qui cherchent une immersion dans la nature au delà de la douleur. Les sculptures faites d'acier, tissus, led, verre, ou matériaux naturels glanés ci et là se dressent dans l'espace aux lumières de couchant. Elles semblent être ensemble, conscientes. Elles peuvent porter des sortes d'outils, orthèses pour assister un corps laborieux, ou prothèse pour remplacer un membre manquant. Naomi Maury les tisse patiemment avec du fil d'acier très fin, suivant la technique du crochet, pour les adapter aux formes des membres.

Ces sculptures en côtoient d'autres qui, inspirées des formes de cellules végétales génèrent une lumière atmosphérique de soleil levant ou couchant, peut-être même en phase terminale. Les Halos produisent une vibration lumineuse turellienne qui se diffuse dans l'espace d'exposition. Des lumières qui sont celles que traverse l'insecte qui butine un iris, par exemple. Ou encore celles des salles de soins où l'on calme les douleurs par la lumière... En phase avec ses sculptures et installations, Naomi Maury réalise de grands dessins aux crayons de couleurs sur bache de coton et dans ses carnets. Le plus souvent des créatures fluides sur fond de brume claire apparaissent telle des fleurs d'un après monde.

Philippe Saulle,
Commissaire d'exposition Sète Lisboa

MARION MOUNIC

FRANCE

Née en 1992, vit à Sète.

Diplômée de l'École Supérieure d'Art des Pyrénées à Tarbes depuis 2018, **Marion Mounic** travaille l'espace, la lumière, le temps et la mémoire, utilise des objets familiers, le plus souvent tirés de notre quotidien. Par la sculpture et l'installation, **Marion Mounic** met nos sens et nos mémoires à l'épreuve. Elle fait de la perturbation le moteur de sa réflexion plastique et critique. Elle porte une attention particulière aux propriétés sonores de chaque élément d'une cuisine (cocotte minute, cafetière, bouilloire, plaque électrique etc...), crée des variations musicales pour former une consonance. Chaque son produit par ces éléments est amplifié et maîtrisé par des micros, variateurs, minuteurs. C'est une œuvre qui s'adresse en même temps à notre mémoire intime et collective. Les questions de mémoire, de transmission, de présence-absence sont au cœur de son travail. Elle crée des atmosphères formant des expériences multi-sensorielles. En filigrane de la pratique de **Marion Mounic** se joue une histoire de femmes.



Symphonie culinaire, performance, 2021, © Cyril Boixel

MARION MOUNIC

SIGNES DISSÉMINÉS

Depuis quelques années Marion Mounic se rapproche de ses racines, omises. Elles lui apprennent un monde et ses réalités longtemps fantasmées au contact du Maroc qu'elle parcourt depuis 2016. Ce sont des gestes plus que des images qu'elle produit pour des installations, assemblages et dispositifs souvent lumineux chargés de signes et de textes, ainsi que des performances culinaires et musicales. Évoquer cette notion de commensalité, de partage avec des compagnons de table, où la condition féminine est intrinsèque au sujet est une préoccupation centrale de l'artiste. Sur un immense monochrome réalisé au henné, elle inscrit cette phrase simple, *L'amour n'est pas un crime*, en lettres arabes, qui s'affichait fièrement dans les manifestations de femmes pour une émancipation qui tarde à venir. Ces signataires du *manifeste 490*, pour la liberté sexuelle au Maroc prennent beaucoup de risques. Elles seront suivies par celles et ceux manifestant contre l'article 489 qui proscribit toutes relations homosexuelles. Avec ses engagements directement politiques, Marion Mounic nous entraîne ailleurs vers des dispositifs immersifs. Barma. Une salle baignée d'une lumière rouge, comme celle d'un hammam mais à l'odeur de savon noir. Ou bien dans l'installation *L'guelsa*, petit camp de cuisine spontané à l'odeur de merguez. Des sensations contradictoires assaillent les personnes immergées.

En ethnologue de l'instant et de l'image des objets, Marion Mounic ponctue l'espace de parasols, cocottes-minute, glacières, chaises et tables en plastique, casseroles en alu qui fournissent à l'artiste les signes fragiles d'un « être là »... Où les vents et les événements nous attirent ou nous poussent.

Marion s'associe avec Jules Ribis, vigneron-musicien, pour ses performances de cuisine et sons.

Elle fabrique, par exemple, des Maâkoudas, beignets de pomme de terre partagés avec le public. Durant la cuisine, Jules enregistre les sons qu'il travaille en boucles, offrant ainsi, en plus du plaisir visuel, olfactif et gustatif, une musique qui au fur et à mesure de la recette se fait de plus en plus festive.

Le dernier projet du duo est de fabriquer de l'alcool de Capri-Sun®. Une boisson pour les ados inventée en Allemagne dans les années 60 avec eau de source, jus de fruits à base de concentré, sucres et acide ascorbique. Il s'en vend plus de 6 milliards de poches souples par an, très loin derrière coca-cola, mais pour beaucoup de consommateurs c'est une alternative au soda américain. Une sorte de pied de nez résistant, pourtant... c'est ce dernier qui commercialise Capri-Sun. Bref, encore une arnaque, trop sucrée, polluante... Un piège pour mêmes. L'installation *Capri-Seum* pousse le curseur. Le *seum* est ce poison de l'âme, un dépit ou un ressentiment. Bricolage d'alambic, cocotte-minute menaçante, bonbonne de gaz, le feu et le statut de l'alcool, interdit, clandestin, caché forment un sous-texte d'une résistance claire aux venins du monde. L'action Capri-Seum n'est finalement plus réellement performative tellement un temps long est nécessaire. À Sète le dispositif et la macération, à Lisbonne la lente distillation et la dégustation pour un verre partagé qui tente de distiller le désastre qui nous hante ou nous menace.

Philippe Saulle,
Commissaire d'exposition Sète Lisboa



FELIPE OLIVEIRA BAPTISTA

PORTUGAL



© Tous droits réservés

Né en 1975 aux Açores, vit à Lisbonne. Diplômé en Fashion design de la Kingston University à Londres en 1997, **Felipe Oliveira Baptista** présente sa première collection en son nom lors du Festival international de la mode de Hyères en 2002, où il est lauréat du grand prix. En 2003, après avoir gagné la bourse ANDAM (Association nationale des arts de la mode), il lance sa marque éponyme avec sa partenaire Séverine Oliveira Baptista. Il est le directeur artistique de Lacoste de 2010 à 2018 et de la marque Kenzo de 2019 à 2021. Le travail de **Felipe Oliveira Baptista** transcende les frontières conventionnelles entre la mode et L'art. Il s'exprime aussi par la photographie, la sculpture et le dessin. En 2008, il participe à l'exposition Portugal Agora au MUDAM du Luxembourg. Le Museu do Design e da Moda (MUDE) à Lisbonne lui consacre une rétrospective des 10 ans de son travail de mode en 2013. En 2017, son livre de photographies Lisboa est publié dans la collection Portraits de Villes. En 2022, il expose pour la première fois à Paris à la galerie Untitled 19. La même année, la sculpture Marie en collaboration avec l'artiste Julião Sarmento est installée dans les Jardins du Musée Calouste Gulbenkian à Lisbonne. Basé à Lisbonne après avoir vécu 20 ans à Paris, **Felipe Oliveira Baptista** partage son temps entre ses projets d'art, de design et Mode.

FELIPE OLIVEIRA BAPTISTA

UNE FAIM DE MONDES

Qu'il s'agisse de la nature ou des choses humaines, l'artiste recèle en un lieu que le commun des mortels n'ose pas approcher, d'innombrables et inestimables gemmes.

Sôseki, Oreiller d'herbes

Diplômé de la prestigieuse Kingston School of Art à Londres, Felipe Oliveira Baptista s'est fait un nom incontournable dans le stylisme en créant sa propre marque puis auprès de grandes maisons comme Cerruti, Nike, Lacoste ou Kenzo. Mais cette gloire appartient à la première vie de l'artiste. En effet, depuis 2022, Felipe a décidé de prendre ses distances avec le tumulte des ateliers, catwalks et coulisses des fashion-weeks ainsi que de Paris, Londres ou New-York après plus de vingt ans d'un vortex puissant comme celui de la mode. Comme Agnès Varda avait décidé en son temps de se lancer dans une carrière de plasticienne après des décennies de cinéma, Felipe fait un grand saut, prends du temps pour lui et ses recherches personnelles. Sans doute, pour des personnalités publiques d'une telle ampleur, faut-il faire désormais l'expérience profonde de la solitude pour dompter ses propres démons ou ses fulgurances d'inspirations.

Dans son atelier à Lisbonne, les dessins couvrent tables et murs, les photographies, les collages, les gravures se succèdent sur les cimaises et sur les meubles de travail. Il cherche, évalue, tente, esquisse et apprivoise plusieurs techniques avec une patience d'ascète loin des feux de la rampe. Il a depuis toujours pratiqué la photographie et rempli des carnets de voyages de dessins, annotations ou éclats de poésie.

Il peut compter aussi avec la puissance des Açores où il est né. Ces volcans au milieu de

l'Atlantique marquent à jamais l'esprit tant les contrastes de couleur, les matières minérales et organiques, la nature luxuriante, la vastitude des cieux et la force de l'océan font le caractère intense de l'archipel.

La série *Hunger* (la faim) a été initiée en mars 2023 par de vastes dessins à la craie sur trois grandes ardoises formant un triptyque de six mètres carrés. Dessins inspirés de corps convulsés, dévorants, saignants. Puis, Felipe Oliveira Baptista a réalisé deux séries « Hunger » sur papier en diptyques. L'artiste connaît les corps en profondeur. Il en trace des lignes de force noires sur fond blanc cherchant une épure du mouvement au paroxysme du trait. Il écrit : « La faim au sens littéral mais aussi avec ses différentes connotations et métaphores ». Une faim dévorante de création artistique libre, émancipée. Et Sôseki encore : « J'ai posé mon carnet d'esquisses sur la table et j'ai fait mille efforts jusqu'à ce que ma tête s'écroule sur le carnet. »

Philippe Saulle,
Commissaire d'exposition Sète Lisboa

ÉLÉNA SALAH

FRANCE

Née en 1986 à Montreuil (France), vit et travaille à Sète.

Diplômée des Beaux-Arts de Nantes et de la Haute École d'Art et de Design de Genève (HEAD) en Suisse, **Éléna Salah** questionne la sculpture à travers l'image photographique. Elle explore la notion de traumatisme, la façon dont ils sont (in)transmis au travers de l'expérience des territoires et de leurs paysages. Liée à la sensibilité de ses origines algériennes, **Éléna Salah** ne photographie jamais les humains, mais les traces laissées dans les paysages et les architectures pour l'évoquer. Elle a exposé entre autres à l'Assaut de la Menuiserie à Saint-Étienne en résonance avec la Biennale de Lyon 2017, en 2020 à Villeneuve-lez-Avignon avec le Frac Occitanie Montpellier pour une exposition personnelle et à Arles en 2023. Avec le soutien de la Drac Occitanie, elle réalise une série de projets en Sicile et en Guyane. Son travail artistique l'engage à aller sur différents territoires pour interroger l'histoire au travers de la mémoire paysagère.



© Tous droits réservés

ELENA SALAH

COMPOSER SUR LES RUINES

C'est sans doute la rencontre avec un paysage de mémoire, une œuvre puissante et initiatique qui a guidé Elena Salah. Elle cherchait à l'époque des solutions pour creuser sa propre mémoire familiale. C'était en 2008, en arpentant l'immense Cretto d'Alberto Buri. Ce dernier avait, entre 1984 et 1989, recouvert de béton craquelé la petite ville de Gibellina, totalement détruite par un tremblement de terre. L'œuvre est saisissante. On s'y promène dans un labyrinthe aux murs hauts d'un mètre soixante sur plusieurs hectares. Elena y retourne en 2018. Aujourd'hui, la végétation dévore le béton. Depuis ce souvenir initial, elle suit avec précaution les périmètres des lieux qui inspirent ses travaux. Elle en fait le tour, comme pour rendre hommage aux décombres. La mémoire, la ruine, l'effondrement sont ses principaux axes de recherches aux côtés de personnalités scientifiques qui la guident. Historiens, géologues, hydrologues, naturalistes ou botanistes sont le plus souvent à ses côtés, sur le Larzac, en Italie, en Guyane ou ailleurs. C'est dans les forêts tropicales à l'ouest de Cayenne qu'Elena Salah se penche sur les chablis. Se sont des accidents d'arbres, généralement naturels. Parfois trop vieux, certains d'entre eux ne résistent pas aux coups de vents violents ou même au poids des lianes épiphytes. L'arbre s'effondre. Grâce à ce désastre, la lumière s'infiltré à nouveau et la vie reprend de plus belle dans les décombres. Ces ruines végétales,

comme d'autres ruines sont peu à peu recouvertes et transformées. Forêts intoxiquée à l'arsenic, inondées de boues toxiques sur lesquelles elle glisse à la hauteur de l'ancienne canopée. Un peu comme quand elle marchait sur le Cretto... Dans les grottes du Larzac, un chaos tellurique ancien, Elena a expérimenté la photographie de chauve-souris en lumière inactinique. Les traces mémorielles que laissent les ruines s'impriment sur la pellicule photographique d'Elena puis les tirages choisis sont eux-mêmes recouverts d'une couche de polymères presque transparents. Flaques d'images... Il arrive, ailleurs, qu'elle tire ses photographies sur béton, sur verre ou autres matériaux explicites. Elle dresse ses images, comme des stèles discrètes qui commémorent les souvenirs enfouis. Ou interdits.

Philippe Saulle,
Commissaire d'exposition Sète Lisboa

MÁRCIO VILELA

PORTUGAL

Né en 1978 à Recife (Brésil), vit à Lisbonne.

Márcio Vilela est diplômé en photographie de l'Escola Superior de Tecnologia de Tomar et titulaire d'une maîtrise de l'European Master of Fine Art Photography de l'IED Madrid. En 2010, il est invité pour une résidence de deux ans au Carpe Diem-Arte e Pesquisa, qui a abouti à l'exposition solo Mono, en 2012. La même année, il a été sélectionné pour le prix Abre Alas 8, promu par la galerie A Gentil Carioca, à Rio de Janeiro. En 2012 également, il a participé à une résidence d'artiste sur l'île de São Miguel, aux Açores, à l'invitation de la Galeria Fonseca Macedo. En 2014, il a été invité par le Museu de Arte Moderna Aloísio Magalhães à organiser une résidence d'artiste dans la ville de Recife, avec l'intention de développer un nouveau travail sur l'étude du paysage et de la couleur. En 2018, il présente le projet Étude chromatique pour le bleu au Musée national de Brasília. En 2019, il présente l'exposition Satellites au Musée national d'art contemporain du Chiado, à Lisbonne, au Portugal. Depuis 2007, il est professeur de photographie et représenté par la galerie Rui Freire.



© Tous droits réservés

MÁRCIO VILELA

ÉCHAPPÉES COSMIQUES

Marcio Vilela s'engage dans des projets hors normes qui peuvent parfois le mettre en danger. Quand il décide, par exemple, de se faire larguer en plein océan Atlantique sur un radeau de survie pour savoir vers où le vent et les courants le mèneront. Il affronte deux tempêtes en quelques jours mais sa balise tient bon et la Marine Nationale Portugaise pourra finalement le récupérer en mer, épuisé. De cette dérive situationniste radicale, Marcio Vilela, tirera de magnifiques photographies de l'océan, des dessins d'après cartographie, des images en vidéo... Chacun de ses projets sollicite plusieurs années de préparation et la collaboration de scientifiques experts. Pour «Etude chromatique pour le bleu», des météorologues, des spécialistes de ballons atmosphériques, l'aviation civile et d'autres spécialités scientifiques ont été convoquées, au hasard des rencontres, afin de mener le projet à son terme, soit, photographier le bleu du ciel à différentes altitudes. Bleu cyan au décollage, bleu roi à 10 000 mètres d'altitude, bleu marine à 20 000 mètres, bleu de Prusse à 30 000 mètres jusqu'au noir de l'espace à 38 500 mètres et l'explosion du ballon sonde qui ne sait plus contenir l'air trop dilaté. La caméra robuste retombera en parachute à près de 180km de son lieu de décollage. Mais pour un tel projet, outre l'aide de spécialistes, il faut des autorisations, l'espace au-dessus de nos têtes étant quadrillé, il faut prévenir les autorités afin que les avions

évitent ce couloir vertical... Bref, plusieurs années de préparation et le suspense terrible d'un one shot. Ces derniers mois, Marcio Vilela, passionné par notre cosmogonie, le paysage, le ciel, le cosmos, la planète ou les satellites s'est envolé pour le Canada afin de suivre au plus près et photographier l'éclipse totale du soleil. S'informer de la météo, de la qualité de l'air, filer en avion, chercher le lieu idéal dans le paysage où poser ses appareils, c'est ce que les scientifiques appellent « the path of totality » (Le chemin de la totalité), titre parfait pour un artiste. D'ailleurs, le plus souvent, les scientifiques n'envisagent pas que leurs équipements et la façon avec laquelle ils nomment leurs campagnes de recherches sont une vraie mine pour un artiste. Marcio Vilela ne cache pas que les meilleurs moments lors de la réalisation d'un projet sont ceux passés à discuter, échanger, évaluer avec les experts scientifiques la faisabilité de son intention.

Parmi ses premiers projets, Mono, il y a une quinzaine d'année, Marcio Vilela tentait des modifications de paysage. Suite à une première prise de vue, il revenait ajouter ou soustraire certains éléments. Prenait un nouveau cliché du paysage, puis une nouvelle modification. Et ainsi de suite... afin de poser cette question infinie : Quand est-ce qu'une image photographique peut-elle être considérée comme définitive ? Aujourd'hui, l'artiste regarde vers l'Antarctique.

Philippe Saulle,
Commissaire d'exposition Sète Lisboa



— LES LIEUX DU FESTIVAL 2024

DU 9 AU 14 SEPTEMBRE À SÈTE (FRANCE)

DU 15 AU 19 OCTOBRE À LISBONNE (PORTUGAL)

MUSÉE
PAUL VALÉRY
SÈTE



la chapelle
du quartier haut

MUSÉE PAUL VALÉRY - SÈTE

Le musée est situé sur le flanc du mont Saint-Clair, au-dessus du cimetière marin où repose Paul Valéry. Il abrite près de 4 000 œuvres, allant du XIXe siècle à nos jours. Les collections du XXe siècle comprennent des œuvres de peintres tels que Marquet, Dufy, Lhote, Pei-Ming, Claudel et bien d'autres. Les artistes sétois actuels, comme Jean Denant, Cervera, Cosentino et Biascamano, sont également représentés.

LA CHAPELLE DU QUARTIER HAUT - SÈTE

À l'origine, la Chapelle était le couvent des religieuses de Saint-Maur, également connues sous le nom de "sœurs noires", qui sont arrivées à Sète en 1728 pour s'occuper de l'enseignement des nombreuses filles pauvres du quartier. Propriété de la Ville de Sète, cette imposante construction du XVIIIe siècle a récemment été réaménagée pour devenir la galerie municipale où des expositions sont organisées tout au long de l'année.

MUSÉE INTERNATIONAL DES ARTS MODESTES (MIAM) - SÈTE

Fondé par Hervé Di Rosa, le MIAM se consacre à l'exploration des créations marginales et des territoires périphériques de l'art, favorise la circulation des regards entre la culture savante et la culture populaire. Il explore des productions modestes souvent négligées, qui ont toujours inspiré les artistes. Il abrite la collection Bernard Belluc, composée de milliers d'objets représentant l'art modeste.



GALERIE ZOOM - SÈTE

La Galerie Zoom est un espace artistique dynamique qui accueille des expositions variées. Son ouverture en 2019 a été marquée par la première édition du festival Sète Los Angeles puis par une série d'expositions mettant en lumière des artistes du Chai Saint Raphaël à Sète.

ZOOM

LE CYCLO - SÈTE

Le Cyclo est un espace polymorphe dédié aux arts graphiques et visuels ainsi qu'aux objets imprimés. Ce lieu mêle activités de production et d'exposition, offrant une programmation originale, accessible et transdisciplinaire dédiée notamment au graphisme.

CYCLO





PLAGE DE LA OLA - SÈTE

La Plage de La Ola est un endroit emblématique à Sète pour profiter du soleil, du sable et de la mer Méditerranée. Tout au long de la saison, la Ola accueille une programmation culturelle, des concerts, rencontres culturelles et DJ sets.

LA POP GALERIE

POP GALERIE - SÈTE

La Pop Galerie est un espace artistique dédié à l'art populaire contemporain. Elle met en lumière des créations marginales et des œuvres qui trouvent rarement leur place dans les lieux d'art officiels. Elle explore une face cachée de l'art contemporain, réintroduisant dans l'histoire des créations underground et marginales.



LIBRAIRIE L'ÉCHAPPÉE BELLE - SÈTE

La Librairie L'Echappée belle est un espace culturel consacré aux livres. Avec plus de 25 000 références en stock, la librairie est l'étape incontournable des lecteurs sétois. Librairie mais aussi lieu d'art, la librairie programme tout au long de l'année des événements culturels. Nichée au fond du dédale des salles se cache une salle d'exposition à la programmation sélective, inattendue et pointue.



ESPACE FÉLIX - SÈTE

L'Espace Félix est un lieu culturel qui accueille des expositions artistiques variées. Il est aussi le point de ralliement des amateurs du festival Fiest'A Sète qui s'anime chaque année au son de plus de 200 artistes venus du monde entier.

DIORAMA

DIORAMA, ATELIER CRAFTIES - SÈTE

L'Atelier Crafties est un espace artistique dynamique fondé par le duo d'artistes Jeanne Martin-Taton et Marie-Marie Vergne. Leur vocabulaire artistique se distingue par sa fougue plastique et l'utilisation systématique de matériaux souples, souvent des rebuts de l'industrie du vêtement revalorisés. Les Crafties s'amuse à rejouer les savoir-faire artisanaux et à explorer l'espace coloré entre le décorum et le pictural. Elles ont établi leur atelier, où elles créent des œuvres qui oscillent entre ces deux mondes.



ÉCOLE DES BEAUX-ARTS - SÈTE

L'école propose une classe préparatoire pour les étudiants passionnés d'art. Située provisoirement au 23 rue Jean Moulin, cette école, qui offre une variété d'opportunités artistiques et éducatives, a vu passer sur ses bancs les grands noms de la Figuration libre parmi lesquels Hervé Di Rosa et Robert Combas.

CRAC OCCITANIE

CENTRE RÉGIONAL D'ART CONTEMPORAIN OCCITANIE PYRÉNÉES-MÉDITERRANÉE

Le Centre Régional d'Art Contemporain Occitanie Pyrénées-Méditerranée (CRAC) éclaire les croisements entre diverses disciplines qui fondent l'art d'aujourd'hui et de demain. Ouvert sur la Méditerranée, son projet s'inscrit sur les voies de communication artistiques et historiques, économiques et touristiques du nord au sud, de l'orient à l'occident. Un partenariat qui a commencé dès la première édition du festival Sète-Los Angeles avec une exposition d'Agnès Varda.



— LES LIEUX DU FESTIVAL 2024

DU 9 AU 14 SEPTEMBRE À SÈTE (FRANCE)

DU 15 AU 19 OCTOBRE À LISBONNE (PORTUGAL)



CONVENTO DOS CAPUCHOS - LISBONNE

Le Convento dos Capuchos est un ancien couvent franciscain situé dans la région de Caparica, à Almada, au Portugal. Édifié en 1558, le Convento dos Capuchos est un ancien couvent de l'Ordre de Saint-François. Il se distingue par son extrême simplicité, dépourvue de tout luxe et de tout confort superflu. Le couvent abrite plusieurs espaces, dont la chapelle de la Passion du Christ, le réfectoire, la bibliothèque, la salle des infirmeries, le cloître, la cave du frère Honório, et bien d'autres.



CASA DO COMUM CENTRO CULTURAL DO BAIRRO ALTO - LISBONNE

La Casa do Comum est un espace culturel situé dans le quartier historique du Bairro Alto. Inauguré en octobre 2023, ce projet porté par la librairie Ler Devagar, comprend une librairie, une bibliothèque, une salle de projection et de concerts, un espace pour danser et un bar. C'est un lieu de convivialité et de partage qui offre un espace pour discuter, lire, regarder des films et assister à des débats.



GALERIE RUI FREIRE - LISBONNE

Située dans une zone historique de la ville de Lisbonne, dans le quartier du Chiado, à deux pas du MNAC (musée national d'art contemporain), la Galerie Rui Freire - Fine Art a vu le jour en 2019. Son activité se concentre sur la représentation et la promotion d'artistes portugais et internationaux, ainsi que sur l'activité initiée à Paris concernant les artistes de l'après-guerre, avec un accent sur l'École de Paris.



OJO GALLERY - LISBONNE

La Galerie Ojo est une galerie d'art contemporain, de design et d'artisanat située dans le quartier historique de Chiado à Lisbonne. En édition limitée ou numérotée, les pièces allient innovation et savoir-faire technique dans un style résolument contemporain. À deux pas du Jardin de l'Estrela, la galerie invite à explorer les différentes régions du pays grâce à des expositions d'art contemporain qui réinterprètent d'anciennes techniques artisanales, du nord au sud du territoire national.



SALTO - LISBONNE

La Galerie Salto à Lisbonne est un espace dédié à l'expérimentation et à la promotion d'expressions diverses en art contemporain lisboète. Lieu alternatif, Salto accueille talks, performances, events et un ensemble d'ateliers d'artistes situé en sous-sol. Underground, multiculturel et alternatif, Salto est situé à l'Est de Lisbonne, à Marvila, un quartier en pleine renaissance.



— LES PARTENAIRES 2024

INSTITUTIONNELS

Ville de Sète
Région Occitanie
Institut français du
Portugal
Ministère de la Culture
Direction Régionale des
Affaires Culturelles (DRAC)
Office de Tourisme Archipel
de Thau
Atout France

MÉDIAS

France Bleu Hérault
Radio MUGE

MÉCÈNES/ PARTENAIRES

La Ola
Banque populaire du Sud
Paris Méditerranée
Transports Charlon
BBLC
Les Deux Ramiers
Editions Dans la boîte
Radio Muge
Merelog
Vivant
Château de Bérus
L'Essentiel
L'Orque bleu
Notaires
Atelier DPJ
Anagraphis
Domaine du Mas Rouge
Mas de l'écriture
Territoires Avocats Droit
public
Axiome

REMERCIEMENTS

Ville de Sète, Région Occitanie, Ministère de la Culture et de la Communication (DRAC), Office de Tourisme - Archipel de Thau, Institut français du Portugal

• **MaisFRANÇA** é o programa da criação contemporânea francesa em Portugal. é apoiado pelo Institut français Paris e os seguintes mecenas: Claude & Sofia Marion Foundation, BNP Paribas e Mexto

• Ce projet est soutenu par la **Fondation Calouste Gulbenkian – Délégation en France**, qui l'a cofinancé dans le cadre du programme EXPOSITIONS GULBENKIAN pour soutenir l'art portugais au sein des institutions artistiques françaises



SLA

www.sla-festival.com

SLA [seleɑ] n.f. – sigle de *Sète Los Angeles* ■ Association culturelle d'intérêt général, à but non lucratif, créée en janvier 2018 à Sète qui a pour vocation d'organiser des cycles d'expositions et rencontres culturelles entre Sète et d'autres villes du monde. Après avoir organisé deux festivals d'art contemporain à Sète et Los Angeles (USA) en 2019 puis Sète et Palermo (It) en 2022, l'association programme une nouvelle édition à Sète et Lisboa (Portugal) en 2024. *“Au-delà des affinités singulières et des amitiés qui forment le socle de l'événement, SLA fournit l'occasion de s'interroger sur la spécificité culturelle à l'heure de la globalisation.”* Paul Ardenne, Art Press, 24/09/19.

9-14 SEPT. 2024

15-19 OCT. 2024

SÈTE LISBOA

FESTIVAL INTERNATIONAL D'ART CONTEMPORAIN

contact : Sophie Dulin • setelosangeles@gmail.com • +33 6 07 90 76 30 • Instagram : @setelosangeles
Association Sète - Los Angeles • siret : 83875791200012



ville de sète

